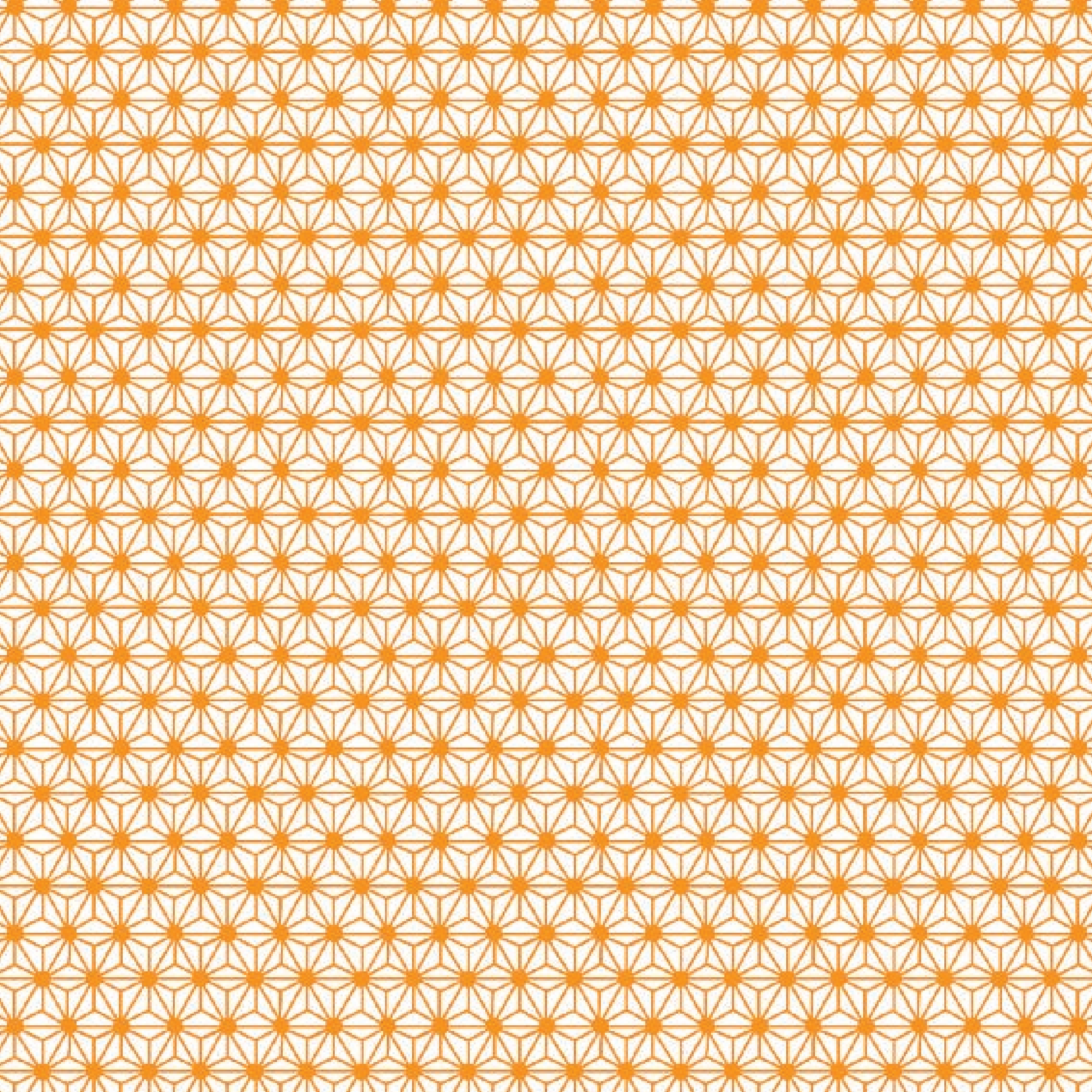
Christian Bontzolakis

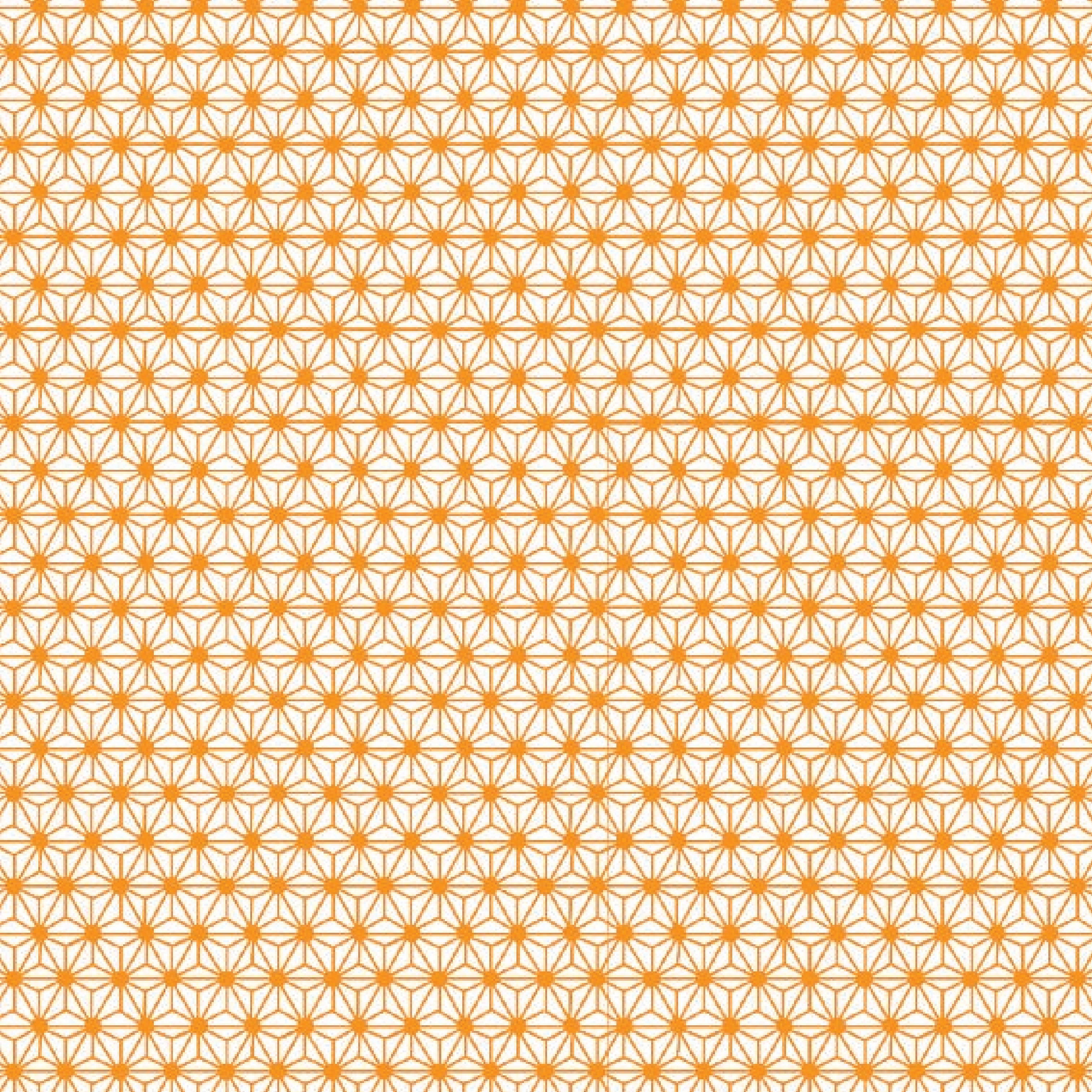
Inviter la Création

Voyages d'artistes dans les Monts d'Ardèche
2001-2014







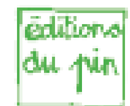


Christian Bontzolakis

Inviter la Création

Voyages d'artistes dans le Parc des Monts d'Ardèche
2001-2014

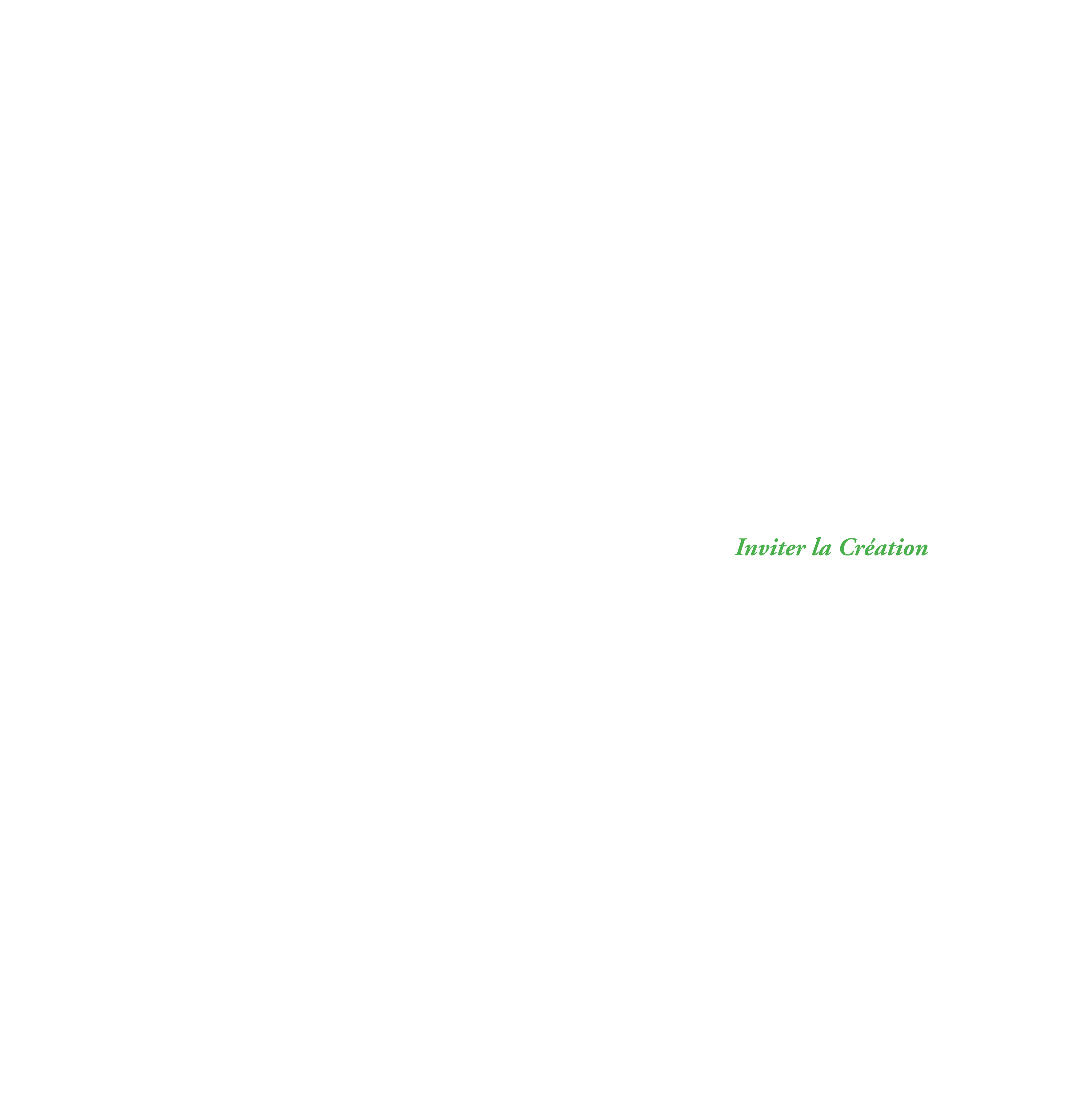




Voyager. Découvrir. Explorer. Se balader. Imaginer. Construire. Aller plus loin – à la croisée des autres, de l'autre – parfois si différent… L'autre, ici, est du côté de la création artistique : il ou elle peint, dessine, photographie, écrit, chorégraphie, sculpte, installe… L'autre, les autres, sont aussi celles et ceux qui regardent, écoutent, lisent, et ainsi, chemin faisant, voyagent, explorent, imaginent. Ces promeneurs, ravis ou étonnés, interloqués ou enthousiastes (les uns regardant les autres, les uns et les autres passant perpétuellement et alternativement des deux côtés du miroir), ces promeneurs arpentent les sentes, les vallées, les pics, les volcans (éteints), les rivières ou les hauts-plateaux d'un territoire très concret : celui du Parc Naturel Régional des Monts d'Ardèche – un paysage géologique, climatique, et donc mental, aux infinis contrastes. Neiges et oliveraies, châtaignes et pouzzolanes, abrupts et vallées douces, vignes et chèvres, vaches et chevaux, parlers rocailleux ou chantants : nous sommes bien dans un espace de culture, dans les deux sens du terme, au maillage serré, indissociable. C'est sur ce terreau-là qu'on réside (depuis des siècles ou depuis peu), sur ces basaltes, ces grès, ces argiles, ces granits, que l'on vit et meurt, travaille et danse. Autant de paysages (naturels, agricoles, en friche, bâtis, industriels…), autant de voyageurs, autant d'explorations et d'interrogations. Les découvertes, les réponses (fussent-elles sous forme de questionnements, de révoltes), n'existeraient pas sans des supports institutionnels, associatifs, financiers, sans la volonté de les faire émerger, de leur donner une visibilité. Le rôle du Parc Naturel Régional des Monts d'Ardèche s'inscrit dans ce cadre-là.

Donner à voir, à entendre, à frémir, à respirer, à humer, à palper la création artistique, et pour cela convier des artistes, leur proposer des résidences, leur confier des commandes, c'est comme planter un arbre – non seulement pour qu'il produise fleurs et fruits, mais pour ensuite aller examiner au plus près le trajet de la sève, le rayonnement souterrain des racines, l'envol des branches vers le ciel, le grouillement des bestioles qu'il abrite, les craquements de l'écorce, ses blessures, ses métamorphoses sous la pluie, la neige, la sécheresse, les amoureux de son ombre, la détresse de l'aubier sous la hache ou la tronçonneuse… Métaphore un brin lyrique pour rappeler que l'arbre et l'art sont utiles ! Plantons des arbres – mais attention ! Des arbres nomades, des arbres voyageurs, des arbres songeurs. Le lacis de leurs racines enserrant leurs blocs de terre nourricière n'est-il pas étrangement identique aux circonvolutions de nos cerveaux ? Plantons des arbres, un puzzle d'arbres pour une forêt. Ainsi se créent, selon les mots de l'artiste Domingo Cisnéros, des “territoires culturels”, qui sont aussi ceux du Parc Naturel Régional des Monts d'Ardèche, ouverts à des créateurs venus du Canada ou d'Italie, du Japon ou de Belgique, du Mexique ou de France.

Au cours de sa première charte (2001/2013), le Parc des Monts d'Ardèche s'est attaché à soutenir la création artistique. Ce livre retrace les voyages d'artistes qui ont permis “la mise en relief des éléments naturels, culturels et industriels caractéristiques du Parc” (art. 55 de la charte 1). Souvent aidés par les programmes européens Leader portés par le Parc, les projets – les arbres – dévoilés ici ont été l'objet de nombreux soutiens institutionnels et associatifs.



Inviter la Création

2001. Planter un arbre. Les cigales en folie, le soleil qui plombe, les murets de pierre sèche reverbèrent la chaleur. Au cœur de l'été, vous cheminez (lentement) sur le Sentier des lauzes, à Saint-Mélany. Vingt figures de schiste vous regardent, ancrées sur les murets. Des incisions de lauzes à face humaine suggérée – intemporelles. Jaillies ici, sauvages et tranquilles : des habituées des lieux ? Depuis beaucoup plus longtemps que vous ? Muettes ? Allez savoir, puisque leur créateur, **Domingo Cisnéros,** les nomme **"Paroles de lauzes"**. Sûrement, elles chuchotent, sûrement, ou crient parfois, ou dialoguent… Plus loin, Cisnéros a incrusté dans le rocher, des stèles, à vif, à contre-ciel, avec pour horizon le massif du Tanargue : "El Espíritu de la Montana" (L'Esprit de la Montagne) gouverne ici, en aigle minéral, tandis que la roue crénelée du soleil ("El Sol") semble dévorer le temps et l'espace, épargnant – protégeant ? – la "Familia" et ses figures ancestrales, hommage aux paysans qui façonnèrent jadis les pentes de la Drobie. Ces pierres écartelées, comme éclatées, pourraient avoir surgi dans un désert du Mexique (Cisnéros y est né) ou d'Arizona mais elles sont en Ardèche. Nul exotisme mais l'humilité du rapport à la terre, à la pierre des gorges de la Drobie. Domingo Cisnéros, qui a émigré au Canada en 1970, sculpte et installe ses œuvres dans des espaces sauvages – Mexique, Norvège, République Dominicaine –, autant de lieux voués à devenir ce qu'il appelle des "Territoires culturels" : non pas investir un espace vierge, mais échanger avec lui, s'en imprégner et, alors seulement, créer, en y associant les habitants. On ne demande pas à Domingo Cisnéros ce qu'il va faire, "l'homme qui plantait des lauzes", alias pour sa femme Antoinette "l'ours dans la montagne", risque de répondre qu'il ne le sait pas, qu'il faut demander à la pierre et qu'il ne faut jamais s'imposer à la nature. C'est aussi cela savoir se glisser dans la peau d'un "Territoire Culturel".



"Paroles de lauzes" a été réalisé lors d'une résidence d'artiste initiée par l'association Sur le sentier des lauzes (Saint-Mélany) en octobre 2001 et porté par le Parc des Monts d'Ardèche.

2003/2008. Planter un arbre… il en poussera deux. L'arbre premier (2003) s'appelle **"Le Silence des lauzes"**, le second (2008) **"Les Confluences nomades"**. Il a fallu pour les planter couper un grand hêtre – un fayard du plateau ardéchois –, et un chêne. Le sculpteur **Christian Lapie** est donc aussi bûcheron qui fend l'arbre, l'écorce, le travaille à la tronçonneuse, le calcine, le magnifiant ainsi au plus noir. Naissent ainsi ces hautes figures anthropomorphes que Giacometti n'aurait pas désavouées. Hors temps, hors âge, hors sexe, elles dressent des énigmes à la fois altières et familières sur les crêtes de la vallée de Dompnac ou de Pourcharesse, vers Saint-André Lachamp ou Valgorge. Qui les a vues émergeant du brouillard ou frappées par le soleil n'en sort pas indemne. Deux mètres, six mètres de haut parfois… Sans bras ni visages, nuit et jour dressées, témoins et passeuses d'entre humanité et nature, ces silhouettes fantômes, ces sentinelles tranquilles nous ressemblent pourtant : elles "côtoient l'infini", dit le sculpteur… Etrange tribu : deux groupes de huit personnages, eux-mêmes séparés en clans de six figures et deux ou trois figures, parfois distants de plus de sept kilomètres – deux heures de marche par monts et par vaux… "C'est une tribu de sentinelles placides et immuables", écrit Christian Lapie. "Elles sont si présentes qu'il semble qu'elles ont toujours été là, qu'elles font partie du paysage, de son histoire. C'est précisément à la mémoire individuelle et collective qu'elles font référence". Ces figures hiératiques (oserons-nous les toucher, les caresser, seulement les prier ?) dressées à l'échelle des vallées profondes d'Ardèche à cinq années d'intervalle, émergeant d'entre rocs et genêts, on les retrouve (entre autres !) sur le Chemin des Dames, en Martinique, en Haute-Vienne, en Champagne, en Vendée, en Pologne, en Suisse, en Virginie, en Inde, en Allemagne, dans le Lubéron ou au Canada, au Cameroun, au Japon, face à un lac, à des gorges ou à une gare de TGV… Manière de dire qu'elles questionnent l'état du monde, qu'elles sont bien des "nomades" sillonnant la planète – offertes. Comme le souligne l'historien de l'art Philippe Piguet, elles rejoignent



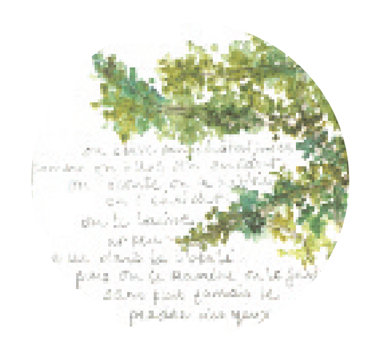
le particulier et l'universel. Dramatiques et douces et brutes, accolées ou esseulées, elles composent avec les paysages une étonnante musique où les espaces ouverts entre les sculptures jouent les points d'orgue.

“Le Silence des lauzes” et “Les Confluences nomades” ont été réalisés dans le cadre de résidences d'artiste initiées par l'association Sur le sentier des lauzes (Saint-Mélany) en 2002-2003 puis en 2008, et portés par le Parc des Monts d'Ardèche.



2005. Planter un arbre : …Un châtaignier bien sûr ! Un châtaignier de paroles et de poèmes poussés drus des Cévennes aux Boutières. La récolte est signée par un breton de Nantes, **Fañch Langoët**, écriveur – a-t-il inventé ce joli vocable pour faire pièce à l'appellation plus conforme d'artiste-écrivain ? Où ce dernier écrit, lui dessine les lettres au fil des pages, des affiches, des confettis, des murs ou des palissades de chantiers, comme au Musée Matisse du Cateau-Cambrésis et au Musée international de la Parfumerie de Grasse. Entre graphe et calligraphie, il trace depuis 1999 ce chemin singulier : "Lettres immenses ou mots minuscules, j'écris sur n'importe quel support, de toutes les tailles, de toutes les façons. Ce sont les mots qui m'inspirent. Et la façon dont ils sont dits, chuchotés, criés. Je joue avec, l'écriture prend un autre sens. et les mots un autre caractère. Ma devise pourrait être : c'est au pied de la lettre… que l'on voit l'écriveur". L'écriveur, donc, a voulu célébrer l'arbre à pain et ceux qui le pratiquent, glanant au fil de rencontres avec des habitants paroles et paysages. De l'aube à la nuit, moulin, bergerie, bistrots, arrêts de car, veillées, sont autant d'étapes propices à la cueillette des "tournures et des ritournelles", à l'observation des rues et des arbres, puis à des ateliers d'écriture graphique. Armé de fusain, de sanguine, de pastel, de tanin, on y peint/dessine/écrit sur des éclisses, des déchets de scierie, du papier brut. Ensuite ? "Les mots écrits par chacun s'affichent le jour même dans une mairie, une école, une salle des fêtes". Ensuite ? Après sept tableaux de papier exposés dans sept villages ardéchois au moment des castagnades, une série de poèmes vagabonds, voici un précieux livre-carnet de croquis croqués au tanin et au crayon noir. Le titre ? **"Paroles de châtaigneux"**. Châtaigneux peut désigner les paysans qui cultivent comballes et mazettes aussi bien que l'auteur. Le châtaigneux n'a rien du chat teigneux : s'il accroche les mots c'est avec les piques des bogues, s'il dessine c'est en douceur. "Regarde / (écrit en exergue du carnet l'écriveur), ce pays strié, traversé, / éclaté, / ses veines / de mille sources / de mille pentes / dévalées". Sur la palissade du Musée Matisse, Fañch Langoët écrivait une phrase du peintre longue de cinquante-huit mètres : les écrits du châtaigneux sont nettement plus minimalistes, semés d'arbres où les mots officient en fruits, s'abritent à l'ombre des feuilles, volent au vent et tombent au sol quand arrive l'automne, deviennent un flux crayonné gris,

“lesécorcesçaparle” – sans espaces entre les mots –, soulignant ainsi le maillage serré de l'écorce. La légèreté, l'ondulation de l'aquarelle, nuancier de verts et de bruns, la palette des gris du crayonné n'enlèvent rien au désir d'entrer en résistance : “(…) il est enfin venu le temps de RÉSISTER” – c'est-à-dire “replanter les vignes / remonter les murettes / rouvrir les chemins / où passe l'amitié / où passeront les lièvres et les jeunes couvées / des dernières perdrix / qui résistent encore / pour allumer le feu au fond / de notre cœur / et dans nos cheminées / pour que l'on chante enfin la vie / et non la mort de ce sacré pays / cévenol plante-toi (…)”. Notre écriveur transcrit ici des vers de Paul Leynaud, poète et producteur de châtaignes, et il écrit en regard : “Le châtaignier / il coule pas, il pleure pas / c'est un / RÉSISTANT / capricieux / imprévisible / jusqu'à la récolte / mais on l'aide un peu / et il vous le rend cent fois”… Les dits du châtaigneux, dont le pinceau “caracole”, se closent sur un bref glossaire pour traduire certains mots occitans employés par les paysans rencontrés : on y retrouve le pelou (bogue), l'éricier (fosse creusée dans la châtaigneraie pour conserver les châtaignes), la fourcolle (pince pour extraire le fruit de sa bogue)… Mots savoureux pour mieux encore déguster les poèmes mis en bouche (rouge, verte, jaune, au gré des variétés de châtaignes), à déguster sans modération. Et surtout sans omettre, abritée par l'élan bouclé d'une arabesque dessinée au tanin, cette phrase : “le tanin / c'est le sang des châtaigniers”.



Portée par le Parc des Monts d'Ardèche en 2005, dans le cadre des Castagnades, la résidence de Fänch Langoët s'est conclue la même année par l'édition des “Paroles de châtaigneux” par l'auteur.

2007. Planter cinq arbres… sur un chemin. Raidillon, sente, montée, grimpette ou presque allée, le chemin peut être abrupt ou en lacets, encaissé ou empierré, herbu ou poudreux : il est d'abord passage, "voie reliant un point à un autre". Il en est certains où passent les artistes, par hasard ou par choix. Il en est un, à Jaujac, infiniment fréquenté par les créateurs, sculpteurs, installateurs, land artistes. Chemin zigzaguant entre rivière et volcan, châtaigneraies et coulées basaltiques, bien beau chemin permettant de relier les imaginaires entre eux, celui-ci a été créé en 2002 par un couple passionné d'art contemporain : Christian et Edith Pourchaire. Tous deux vivent à Jaujac, Christian est instituteur "remplaçant", un nomade qui adore migrer d'une école à l'autre au gré des besoins de l'Education nationale. Il est également, à l'époque, conseiller municipal : sous son impulsion, la commune de Jaujac crée une association dont il sera, jusqu'en 2008, l'animateur – avec la complicité très active d'Edith. Ainsi naquit "Sur mon chemin un artiste passe" voué à des installations le plus souvent éphémères, inscrites dans la mouvance du land-art. Il faudra au couple une énergie et une résistance d'enfer pour traduire le projet dans les faits : l'art contemporain provoque dans le village des réactions hostiles qui entraîneront parfois la destruction d'œuvres jugées incongrues. Viol du paysage ancestral et autres noms d'oiseaux (anonymes) volent bas. Et puis, à force de patiente pédagogie, de soutiens institutionnels ou privés, de l'appui de bénévoles, l'autre oiseau, celui du chemin, fait son nid : la manifestation assure le rayonnement culturel du village, au local et à l'international, et devient une de ses fiertés. Chaque année, les artistes sélectionnés, accueillis chez l'habitant, construisent leurs œuvres in situ, avec des matériaux collectés sur place, avant de les exposer d'avril à octobre ; "les enfants de l'école de Jaujac, explique Edih Pourchaire, travaillaient avec un des artistes du Chemin. Les visites des scolaires du département et hors département étaient préparées en amont avec les enseignants, puis accompagnées et documentées sur le chemin." La communication, la médiation courent toute l'année…
En tous points exemplaire, "Sur mon chemin un artiste passe" invite des artistes français ou étrangers. En 2007, ils sont cinq. L'albenassien **Dominique Aussage** pratique la **"Tension active"** avec des filins ou un large ruban blancs qui, plantés au sol, semblent harponner les

hautes branches d'un châtaignier : "Comme notre perception dépend de notre point de vue, les "Tensions actives" nous apparaîtront sur un rythme chaotique ou ordonné de pures verticales", explique-t-il – un ryhme qui crée une trame de "percées de lumière" reliant la terre et l'arbre guignant les nuages. Dominique Aussage cite volontiers Platon : "L'homme est une plante enracinée dans la terre et dans le ciel"…



Anglais (d'Exeter, dans le Devon), **Bob Budd** est aussi Jaujacois d'adoption – quand il n'expose pas à Paris, en Autriche, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne ou à Barcelone, il gagne les hauteurs de la commune où il possède une maison. Sculpteur, amateur de grands espaces propices au land-art, il était déjà intervenu à Jaujac en 2005 avec "Secret Gardener" (Jardinier Secret), coiffant la grange (alors sans toit) de Rochemure de brouettes, pelles et arrosoirs. Il revient avec un **"Code Barre"** géant à l'ironie écologique, constitué de pierres posées à même la prairie du Domaine de Rochemure, nanti à sa base d'un énigmatique numéro 147 – s'agirait-il des données numériques du pré ? Quel capteur électronique persifleur en permettra la lecture ? Aux regardeurs de s'y frotter.



Martine Lafon vit entre Uzès et Paris. C'est pourtant d'un Japon (virtuel) qu'elle importe un **"Enclos à graines de Yokohama"**, tissant un lien avec l'Ardèche de la soie, avec Jaujac jadis couvert de moulinages. Elle choisit de bâtir son enclos sur les vestiges d'un moulin devenu jardinet, à deux doigts de la calade couverte de l'Enfer, presque en bord de rivière. Martine Lafon cite Louise Bourgeois qui, en 1996,







écrit : “Je suis allée en Enfer et je suis revenue, et laissez-moi vous dire c’était formidable”. Passé la calade infernale, on accède à l’enclos : “Il protège symboliquement, explique-t-elle, trois volumes qui évoquent les boîtes dans lesquelles les graineurs transportaient les œufs de vers à soie qu’ils avaient rapportés d’un long voyage au Japon, parfois jusqu’à Yokohama. Sa fabrication en bambous et de couleur rouge insiste sur les relations que l’Ardèche a toujours entretenues avec l’Asie pour l’élaboration de la soie. Une ouverture permet l’accès à l’intérieur de l’enclos, invitant ainsi le visiteur à s’y promener, à méditer, bref à déambuler et à rêver à une longue histoire, celle d’un fil né d’une graine.” L’enclos est rouge. Depuis sa découverte de Pompéi, l’œuvre entier de l’artiste est hanté par le rouge. Estampes, livres d’artistes (l’un, “Rouge passé lequel” en 2009, avec des textes du poète Jean-Gabriel Cosculluela qui vit en Haute Ardèche), peintures, interventions graphiques : qu’elle expose à Valaurie, au Musée d’Art Sacré du Gard ou au Musée des Beaux-Arts d’Orléans, Martine Lafon explore les secrets et les mysères du rouge, ses interdits et ses tentations. Avec ce bémol : “Si la couleur rouge est une constance dans mon travail, elle n’est pas toujours très docile, j’essaie de l’apprivoiser, de la diriger, de la contrôler et très justement elle prend parfois une place que je ne lui avais pas préparée.”

“Tisser des liens / Hisser des pierres / Scotcher des heures / Habiter le ciel / Et la terre / Comme un caillou qui roule” écrit **Yorga** à propos de **“L’Hermitière”**, éphémère et arachnoïde demeure tissée entre rocs et pins sur les pentes du volcan de Jaujac. Yorga étire, structure scotch et cellophane – des matéraux mi souples mi rigides qu’il fignole, provoquant perspectives, mires et corridors. On peut, bien sûr, pénétrer dans ce mix d’ermitage et de

termitière, avec vue plongeante sur le village, et même, lance-t-il, "y passer la nuit avec votre amoureuse !". L'enveloppe de l'Hermitière, partiellement opacifiante, trouble et piège. De Montréal à Montevideo, du désert du Nevada avec de gigantesques installations, à Jaujac avec de plus minimalistes, l'artiste performeur (il vit dans le Maine-et-Loire) tisse sa toile, agglomère toiles d'araignées et cocons, y intègre parfois des éléments musicaux. Et refuse de modifier les sites où il intervient avec des créations "biomorphiques".
Yorga évoquait "un caillou qui roule", le **"Caillou"** signé par le lillois **François Lelong** est d'une autre trempe – sphère d'environ 1,50 mètre, il agglomère pouzzolane et gravier, chaux et sable de rivière. La sphère paraît avoir roulé là, projetée par le défunt volcan de Jaujac, déposée par une coulée de lave au bord du Lignon. Tantôt légèrement juchée sur un rocher de la berge, tantôt en partie submergée ou engloutie par les crues, elle se partage en deux hémisphères – tirant vers le brun au contact avec le sol pour l'un, vers l'ocre foncé pour l'autre, dans un camaïeu allant du noir au rouge où l'on retrouve les teintes volcaniques, le souvenir d'une incandescence. Une sorte d'archéologie du minéral, un face à face avec la nature qui l'a mené du Sahara à Villeneuve d'Ascq : "J'utilise pour mon travail les matériaux que je trouve sur le site ou dans l'environnement du site. J'aime l'idée de travailler dans et avec le paysage". Le travail de François Lelong "restera un an, deux ans, ce que la rivière décidera" disait Christian Pourchaire lors de l'inauguration de l'œuvre. En 2015, éphémère mais pas tant que cela, elle résiste encore et toujours aux crues ! Il en va également ainsi du travail accompli par Edith et son mari, qui, en six saisons, auront permis à des milliers de visiteurs de découvrir les œuvres de trente créateurs français, péruvien, allemands, coréen, anglais, hollandais, autrichien, polonais… Chapeau l'artiste ! Les artistes.

L'édition 2007 (et celles qui l'ont précédée et suivie) de "Sur mon chemin un artiste passe" s'inscrivait dans le cadre du réseau "Art et Nature", lancé par le Conseil général de l'Ardèche en 2001, réseau qui incluait aussi le Domaine culturel Olivier de Serres (Mirabel), la Fabrique du Pont d'Aleyrac (Saint-Pierreville) et "Sur le sentier des lauzes" (Saint-Mélany). Le programme européen Leader porté par le Parc des Monts d'Ardèche a soutenu les éditions 2005 et 2006. L'Association Atout Cœur, Misha Brousté, la galerie Combes de l'Université américaine de Paris ont été partenaires de ces manifestations.

2007. Planter trois arbres : une armoire, des lichens, les oreilles du compositeur américain John Cage… Ce pourrait être un rébus, c'est une merveille. L'action se déroule à Saint-Mélany, dans la vallée de la Drobie, au fil du Sentier des lauzes – cheminement au cœur d'une nature ensauvagée au gré de la déprise agricole. Quatre artistes croisent leurs regards sur le paysage : un Japonais (**Akio Suzuki**), un Français (**Gilles Clément)**, une Italienne (**Simona Denicolai)**, un Belge (**Ivo Provoost**).

L'armoire ? Simona Denicolai et Ivo Provoost (ils travaillent ensemble) l'ont voulu solide mais à durée incertaine. Bien cachée, elle gîte au creux d'un massif, proche du hameau de La Coste, et se double d'un grand porte-clefs mural peint d'un ciel bleu ennuagé de blanc. Le porte-clefs est accroché au-dessus du comptoir du café "Au bon Port", à Saint-Mélany. Les clefs ? 200. En vente au prix de 4 €, elles ouvrent l'armoire : vous voici l'heureux co-propriétaire d'un rêve intemporel. "Objet-sculpture", l'armoire n'est pas un coffre-fort. En partie vitrée, elle est partage, espace social, mise en commun d'un souvenir, d'un objet, d'un avenir, d'un rêve. Ses portes n'ouvrent pas sur l'espace d'une chambre mais sur le paysage : "Le ciel est le plafond, l'horizon un mur, les arbres des portes, la terre le sol". Manière de souligner que nous sommes collectivement propriétaires temporaires d'un espace. Libre à nous d'y enclore ce que nous souhaitons : "Le rapport de chacun à l'armoire est subjectif et personnel. Pour certains il sera plus contemplatif, pour d'autres plus actif." Rituel ? Protocole ? L'installation de Simona Denicolai et Ivo Provoost se nomme **"Revolution is not a pic-nic"**. Un titre politique et paradoxal dans la lignée des recherches menées depuis 1998 par les artistes. "A qui appartient le paysage ? demandent Denicolai et Provoost. A Dieu ? A celui qui le regarde ? Aux propriétaires ? A moi ?"… Une clef pour la clef ? En anglais, key signifie aussi légende. Pour les propriétaires ardéchois, leurs terres sont-elles légendes des siècles ? Et à qui donc appartiennent les légendes… Pour le savoir – peut-être – prière d'ouvrir les portes de l'armoire.

Les lichens ? Ou plutôt **"Le Belvédère des Lichens"** semble onduler – une douce vague en bois, ou trois petites flaques, ou trois petites îles, des "îles à penser", au dessus d'une végétation d'enfer. Gilles Clément (paysagiste, écrivain, botaniste, ingénieur agronome, entomologiste)

l'a posé là, entre Saint-Mélany et Dompnac. L'auteur du "Manifeste du tiers paysage" et du "Jardin planétaire" est un explorateur d'un nouveau type : il re-découvre ici les paysages malmenés par l'enfrichement et leur ensauvagement. Pour lui, la métamorphose du paysage, au delà d'un horizon désormais souvent clos, "favorise l'apparition de nouvelles essences végétales et de nouvelles espèces animales" : cela se nomme biodiversité. Et quid du belvédère ? Les racines du mot sont italiennes : *bello*, beau, et *vedere*, voir. Or, à Saint-Mélany voir beau n'ouvre pas sur des horizons esthétisants, romantiques, mais sur une appréhension évolutive et dynamique du paysage : à l'œil humain d'y trouver, d'y re-trouver son compte. L'intervention de Gilles Clément est ici duelle : construire une plate-forme d'observation, poétique et concrète ; la prolonger d'un livre, "Le Belvédère des Lichens" où il invite à mieux comprendre les cycles naturels, leurs dynamiques et comment "exploiter cette diversité (dont nous dépendons entièrement) sans la détruire ?" et quelles mesures prendre pour la préserver… Et les lichens ? De délicieux monstres qui fascinent Gilles Clément par leur beauté, leur diversité encore inconnue. Leur incrustation sur les rocs et les planches du belvédère lui ont donné son nom. "Ils semblent ne vivre de rien. Leurs comportements nous demeurent mystérieux." Et si voir beau, c'était (aussi) apprendre à vivre de (presque) rien ?

Les oreilles de John Cage ? Les voici grandes ouvertes sur le Sentier des Lauzes parce que, pour Akio Suzuki, écouter c'est voir. Dans l'instant propice. Dans le grouillement des villes







ou en pleine nature. Et Les oreilles de John Cage ? Elles participent à ce que l'artiste appelle "la modification d'une oreille qui s'était endormie dans les parages de la pensée", une "passivité active". Mode d'emploi : lentement, progressivement, se détendre jusqu'à obtenir une "écoute flottante". Alors, comme Suzuki, artiste sonore japonais, inventeur d'instruments de musique, vous sentirez vos oreilles "devenir aussi grandes que celles de Gulliver". Et John Cage ? Les oreilles sont des moulages de celles du compositeur américain. Des moulages ? Oui, en ciment mêlé de roche et de terre d'Ardèche, des oreilles-pieds, une empreinte qui évoque à la fois oreilles et pieds... On marche donc avec les oreilles, on entend avec ses pieds ? Oui, quand il s'agit de **"Oto-date" –** du japonais *oto*, son et de *date*, contraction de *nodate*, nom donné à la cérémonie du thé en plein air… Les oto-date sont des arrêts sur image-son. Vous arrêtez de marcher là où vos pieds vous ont porté et vous ouvrez grandes vos oreilles. Suzuki pratique partout dans le monde l'arrêt sur image-son depuis 1996. A Saint-Mélany et alentour, il a disposé douze oto-date dans les sentes et hors des sentiers battus qu'il a parcourus et dessinés un mois durant. A la disposition des marcheurs-écouteurs, un plan agrémenté de suggestions savoureuses : "(…) Traversez la chaussée à la commune de Travers et en montant le sentier, vous allez vous trouver dans la zone des conifères. Alors que vous faites attention au vent qui traverse la pinède, le point d'écoute apparaît soudain devant vous au bord du chemin…" : c'est l'ailleurs de l'écoute qu'il faut entendre, par lui qu'il faut être surpris… Au fil de sa résidence, Akio Suzuki s'est dessiné en "chat énergique et facétieux, qui sac au dos, explore le paysage" aidé d'acolytes félins "perplexes" autant qu'indéfectibles. Des mangas ardéchois en quelque sorte. Pour chatouiller les pieds et les oreilles. Pour méditer.

Gilles Clément, Akio Suzuki, Simona Denicolai/Ivo Provoost ont été accueillis en résidence par l'association "Sur le sentier des lauzes", à Saint-Mélany. Une résidence couplée avec l'invitation lancée en 2007 à six autres artistes dans le cadre du projet "Regards croisés sur les paysages" par les parcs du Pilat, du Vercors et des Monts d'Ardèche, en Rhône-Alpes. Un projet porté par le Parc des Monts d'Ardèche, soutenu par le programme européen Leader et la Région Rhône-Alpes.

2007-2008. Planter un arbre : "Je suis rentré un soir à Saint-Pierreville venant de Saint-Sauveur, par la route de Tauzuc. La nuit était là donnant des collines noires, un ciel bleu profond éclairé par une pleine lune électrique. Dans la voiture qui gravissait tranquillement les rampes vers le col, le temps semblait se mesurer différemment. La réalité échappait.".
L'homme qui parle ainsi s'appelle **Gérard Depralon**. Il parle dans une bulle, ce qui est normal pour un dessinateur. Dessinateur et plasticien. Un jour de mai 2007, il prend un crayon, sa caravane, et court les Boutières, la vallée de l'Eyrieux. A l'arrivée, en 2008, **"On vit le pays qu'on voit"**, un livre dédié à Mademoiselle Ernestine (on aimerait bien savoir qui est Mademoiselle Ernestine !), un reportage à la mine de plomb. Le dessin, au plus simple, au plus sensible, traverse treize villages. Beauvène, Dunière, Issamoulenc, Marcols-les-Eaux, Mézilhac… Depralon n'est pas chasseur, mais ses cartouches rectangles, à la fois façon BD et carte postale nostalgique, font mouche. Maisons, mairies, églises, anciens moulinages, magasin désuet, arbres et pentes – et, parfois, des habitants pris sur le vif au bistrot, au marché, penchés vers la remorque d'un tracteur. Le trait, net, concis, s'étoffe pour dire une forêt, la puissance d'un châtaignier, le torse d'un platane. Ici, le temps semble s'être arrêté, l'œil du dessinateur accroche soudain un détail, l'enseigne d'un restaurant, une porte décorée d'un cochon peint, un coq aux aguets… L'étrangeté du reportage dessiné tient à la quasi absence humaine – les villages semblent s'être vidés, dans l'attente, hors temps – "la réalité échappait" ? Et puis, en post-scriptum, surgissent des "mots d'ici ou là", captés dans des cafés, des brèves de comptoir chaleureuses : oui, la vie continue dans ces paysages et ces architectures sévères.



Gérard Depralon a été accueilli en résidence par l'association "La Fabrique du Pont-d'Aleyrac" à Saint-Pierreville qui a co-édité "On vit le pays qu'on voit" avec le Parc des Monts d'Ardèche. Ses dessins ont été exposés à la Fabrique du Pont-d'Aleyrac du 3 mai au 8 juin 2008.

2008. Planter deux arbres : deux arbres, deux jeunes femmes et leur **"Carnet de Voyage"**. **Clotilde Rengade** est graphiste illustratrice, **Marion Lavabre** photographe auteure. Cinq mois d'affilée, de janvier à mai 2008, elles s'immergent dans le quotidien des habitants, du côté de Pranles, Saint-Sauveur de Montagut, Saint-Etienne de Serres. Un voyage au plus près des autres pour les convier à partager un regard nomade. Le carnet ? Un fourmillement de techniques d'approches : photo, collage, dessin, écriture, matières, scénario, gravure, et même couture. Avec, à l'arrivée, des restitutions, notamment sur le plateau ardéchois, à la ferme de Bourlatier en septembre 2008, mais également dans une charcuterie, une pizzeria ou une boulangerie : expositions, livre d'artiste, œuvres informatisées sur Internet… Avec en prime un film documentaire témoin, "Ici et là-bas", réalisé par Philippe Ayme, où l'on suit notamment nos voyageuses à la rencontre des habitants…





Mode d'emploi du "Carnet de Voyage" ? D'abord des repérages. Aller à la rencontre des paysages, de celles et de ceux qui y vivent, être "comme des éponges, absorber"… Ensuite, patiemment, passionnément, photographier – non pas "mitrailler" au débotté mais entrer en confiance, parce que la photo est un échange. Ensuite parler et faire parler de l'accueil : "Si ce sont des nouveaux arrivants, voir comment ça se passe pour eux. Si ce sont des gens qui sont là depuis longtemps, comment ils voient l'arrivée de nouveaux." Le Carnet de Voyage est un objet précieux, savoureux, amoureux. Il s'agit d'aboutir à la "fusion des matières" : incrustations de photos prises par Marion ou par des habitants, éléments cousus, collés, imbriqués, dessinés, textes. Le livre d'artiste est un voyageur qui passe de village en village, de main en main, "un livre objet où les gens s'inscrivent, où ils laissent une trace". Une mémoire émouvante et mouvante ? Pas

seulement. Si les matériaux de l'ouvrage fusionnent en beauté, les acteurs du Carnet aussi : ceux d'ici et ceux de là-bas, réunis dans un même travail, une même envie, habitants de souche, comme on dit, et "néo-ruraux" apprennent à mieux se connaître, à ouvrir les yeux… et le cœur : "Sur les failles qu'il y a entre les gens qu'on rencontre, on se rend compte qu'il y a plein de passerelles", disent Clotilde Rengade et Marion Lavabre. Leur Carnet de Voyage est une de ces passerelles.

"Carnet de Voyage", s'intègre dans le cadre de résidences de collectifs d'artistes invités en 2008 à travailler sur le thème "Parcs en résidences… L'accueil, ça se cultive". Une initiative de cinq parcs naturels régionaux réunis au sein de l'association IPAMAC : Causses du Quercy, Livradois-Forez, Morvan, Millevaches et Monts d'Ardèche. Un projet soutenu par le programme européen Leader.

2008. Planter septante (70) arbres… Qui pour une fois seront des pierres ! Un tas de pierres, en patois boréen, se dit chier (prononcer tchière pour éviter tout malentendu). **Le Chier de Borée** est un sacré tas de pierres, sacré dans tous les sens du terme. Borée ? Pour les Grecs de l'Antiquité, il était le dieu du vent du nord, une divinité à double face, façon Janus. Il eut moult enfants, dont la belle Chioné (La Neige). Le vent du nord, la neige… "Entre la cuisse du Mont Mézenc, le joug du Mont Gerbier-de-Jonc et le suc de Sara", nous atterrissons à Borée, – plus de 2000 habitants à la fin du XIX[e] siècle, 168 de nos jours. Il faut dire que le pays est rude, culmine à 1749 mètres, presque autant que le Mézenc gîtant à l'horizon. Ajoutons-y une guirlande de sucs volcaniques, un dolmen, l'immensité des hauts plateaux, et l'on comprendra que la somptuosité, la sauvagerie du site incitent au sacré et sidèrent des artistes.

Françoise Versé et **Serge Boÿer** sont sculpteurs. Lui est né à Lyon et enseigne aux Beaux-Arts d'Avignon ; elle naquit à Bruxelles. Ensemble, ils s'attèlent depuis 1997 à des réalisations monumentales, à Lyon, à Vaison-la-Romaine. Serge Boÿer est aussi l'oncle du comédien Clovis Cornillac dont les ancêtres vécurent à Saint-Martial, et qui connaît Borée comme sa poche… Mais l'essentiel de l'Ère du Chier de Borée n'est pas là.

Imaginez un muret en pierre sèche d'exactement 79,20 mètres de diamètre surplombant le village de Borée. Cet enclos géant enferme 70 pierres dressées ; au centre une pierre ovoïde, symbole de naissance, "pierre philosophale parfaite", souligne Françoise Versé : le visiteur néophyte croit d'abord à des menhirs. Serait-il transporté vers quelque Stonehenge mégalithique et néanmoins vivarois ? Les structures circulaires concentriques du Chier, son implantation dans un paysage grandiose… Tout concourt à l'erreur : les pierres érigées (avec l'aide très concrète d'architecte, de conducteurs d'engins et de Boréens), ont pointé leurs étranges nez en 2008 – Clovis Cornillac, les comédiens Myriam Boyer et Philippe Vincent interviendront lors de l'inauguration.

Pour les deux sculpteurs, si les pierres ont bien une dimension sacrée, elles n'incarnent aucune religion précise – plutôt un syncrétisme décliné en calendrier minéral où se croisent Nombre d'Or, pythagoriciens, platoniciens, zodiaque, Celtes, alchimie, tantrisme, Cabale,

taoïsme… Un ordre mathématique, géométrique, régit neuf thématiques : mémoire, réflexion et philosophes, secrets et désirs, voyageurs et pèlerins, astronomes et cartographes, géomètres, délices et contemplations, écritures, solidarités, poésies et mythologies. A chaque pierre, son numéro et son nom (Pierre de la Création, Pierre de l'Enthousiasme, Pierre de la Mesure…) et souvent des textes gravés en latin ou en patois, l'incrustation de belles et fines figurations (aigle, sphinx, "œil de lumière" géant, Cybèle-Isis, serpents, Pégase…) renvoyant aux mythologies, aux origines et au devenir du monde.
Selon Serge Boÿer et Françoise Versé, "la grande tradition constitue un monde perdu que L'Ère du Chier de Borée essaye de restituer. Elle rétablit ce traditionnalisme dont notre sol, nos langues, nos monuments sont encore pénétrés. Elle cherche à renouveler l'art, la philosophie et l'éthique et à inspirer les plus beaux poèmes issus du fond même de la vie, de l'humanité. Le Chier de Borée est comme un axe du monde où le soleil pénètre à l'époque des équinoxes et dont la ligne représente l'axe de vie. Il inonde de sa force vitale le génie du lieu."



Un cahier des charges qui peut paraître ardu – les visiteurs ont du reste à disposition un mode d'emploi du site – mais il suffit de se laisser porter par le mystère qui émane du Chier, par la beauté conjuguée des 70 pierres et du paysage, tout à la fois matière et esprit. Invitation à "une randonnée magique" dit Serge Boÿer, pour qui les visiteurs sont d'abord des voyageurs auxquels on renvoie "comme un miroir l'image de leurs songes les plus secrets." Petites précisions éthymologiques : Mézenc vient du grec *misos* (milieu) et du celte *mez* (espace en feu) ; Gerbier-de-Jonc du latin *metas Jovis* (la montagne de Jupiter) ; Sara, en hébreu, signifie l'aurore. Dans un tel environnement, Le Chier de Borée, sous le vent boréen, n'a qu'à bien se tenir.

Porté par la commune de Borée, le projet a bénéficié du financement du programme européen Leader.

2009. Planter un arbre ou trente-trois. Et pourquoi pas 33.000 d'un même élan, puisqu'il s'agit de remonter le temps qui nous sépare de la Grotte Chauvet : 33.000 ans. Et 33.000 mots pour prendre la démesure qui nous relie aux créateurs des fresques fabuleuses. Et **trente-trois écrivains** pour écrire ces mots. L'aventure se nomme **"Territoire et Imaginaire"**. A la barre de cette sacrée machine à remonter les millénaires, **Roger Lombardot.** Auteur de plus de trente pièces de théâtre jouées du Québec aux Carpates, de l'ex-Yougoslavie en guerre aux lagons polynésiens, Roger Lombardot crée l'insolite avec des spectacles sur le Mont-Blanc, un volcan d'Islande, sur des lacs, des rivières – l'Ardèche bien sûr : depuis 1974 il vit à Laurac où il a installé un théâtre (l'Atelier théâtre) dans les caves de sa maison. Du plus intime au plus grandiose, en symbiose avec la nature et l'humain, tel est son chemin atypique. Il a la chance, en 2003, de pénétrer dans la grotte et deux pièces naîtront de ce choc qui, dit-il, l'avait "ramené à l'origine du monde" : "La Rose" la même année, puis "Homo Botticelli" en 2013. Un "Territoire Imaginaire" qu'il ouvre à trente-trois écrivains français ou francophones, en les invitant à découvrir l'Ardèche "souhaitant qu'ils s'y reconnaissent, y laissent leurs empreintes et en répandent l'image à l'extérieur". Avec en ligne de mire la grotte Chauvet, caverne de l'imaginaire s'il en est. Certains sont connus – Jean-Michel Ribes directeur du théâtre du Rond-Point à Paris, le lyonnais Jean-Yves Picq ou Gilles Costaz, également critique dramatique, Claude Confortès… –, d'autres beaucoup moins. Tous vont jouer le grand jeu. L'immersion des trente-trois dure trois jours, à visiter Largentière, Joyeuse, Montpezat, ou encore Saint-Mélany pour y voir les œuvres présentes sur le sentier des Lauzes. Ils assistent aussi à des spectacles : la présentation de "Fantaisies culinaires" de Roger Lombardot à Laurac, une représentation, à Ucel, de "La nuit juste avant les forêts", magnifique pièce de Bernard-Marie Koltès (mise en scène par Moni Grégo, écrivaine membre des trente-trois) sur "la difficulté d'être et la fureur de vivre", interprétée par Yves Ferry. Le parcours est ponctué de haltes musicales (Purcell, Vivaldi, Janis Joplin…) ou gourmandes, de discussions, d'interventions des auteurs auprès de 700 élèves des lycées, des collèges, des écoles. Une exploration éclectique et poétique du territoire culturel ardéchois sous l'œil des caméras de France 3 et du réalisateur documentariste

Christian Tran, avec à la croisée des routes ces 33.000 mots (mille par auteur) inspirés par la Grotte Chauvet. Les auteurs n'ont pas eu la chance d'y pénétrer mais Dominique Baffier, alors conservatrice de la grotte, avait fait les présentations… A l'issue de ces trente-trois résidences express, ils entreront, par l'écriture (lyrique, distanciée, humoristique, monologuée, dialoguée…), dans la splendeur silencieuse des salles ornées pour évoquer l'attente des origines, la fulgurance du dessin, sa témérité, pour approcher une forme d'éternité. "Nous sommes, hier. Nous sommes, demain. Nous étions là, nous sommes là, nous ne serons plus là." écrira Catherine Tullat. Nous sommes bien dans le "Territoire de l'Imaginaire". Et tant pis si, en 2011, "l'âge des peintures de la grotte a été réactualisé à 36.000 ans". Il reste 3000 mots à écrire et c'est tant mieux ! Jean-Michel Ribes l'aura pressenti, qui alignera le seul vocable "imaginaire", atteignant la dose prescrite des mille mots, suivis de ce bref mode d'emploi à l'usage des lecteurs : "L'imaginaire donne de l'imagination. Remplacez le mot imaginaire par celui dont vous rêvez." Et comme ce diable d'homme est diablement fin, chaque imaginaire est ponctué d'une virgule : on est prié de reprendre sa respiration entre chaque parcelle d'imaginaire – comme l'on fait, pas à pas, en progressant dans le ventre de la grotte, dans le crâne de la grotte, dans un mystère à couper le souffle.



La résidence des trente-trois auteurs, portée par l'association Théâtre d'Aujourd'hui, est complétée par l'édition d'une plaquette de présentation des écrivains. En 2011, un numéro hors-série de la Revue des Deux Mondes publie l'intégralité des textes sous le titre "Grotte Chauvet-Pont-d'Arc – 33000 ans 33000 mots". Un projet soutenu par le Parc des Monts d'Ardèche et le programme européen Leader.

2009-2010. Planter trente-six arbres… en musique, puisque le spectacle se nomme **“En avant la musique !”**. L’action démarre à la tombée du crépuscule en lisière de Fabras et Jaujac, sur le très beau site du Pont-de-l’Echelette : un immense pré suspendu à la falaise – en dessous, les coulées basaltiques plongent en à-pic dans le Lignon. Tous les deux ans depuis 2003 trente à quarante habitants créent ici “leur” spectacle. Jeunes et moins jeunes, Ardéchois de souche ou nouveaux venus, toutes professions confondues, ils bâtissent ce projet fou : porter devant un public leurs propres paroles – collectées par votre serviteur –, explorer leurs passions, les faire partager aux spectateurs. En 2009, avec “En avant la musique !”, ils sont trente-cinq (de Fabras, Jaujac, Privas, Aubenas, Vals-les-Bains, Lussas, Villeneuve-de-Berg, Vogüé), pour dire en mots, en gestes, en musique et en chants tout ce qu’ils ressentent de l’univers sonore qui les entoure. L’opéra ou le slam, le rock, la variété ou la techno, mais aussi les piafs, l’orage, les torrents, les cigales, les camions, les débroussailleuses. Et leur cœur qui bat la chamade. Et le bébé à naître qui gigote déjà dans le ventre de sa mère.



Et même le silence…

Le “scénario”, le fil rouge qui relie ces témoignages ? On tourne un film, un documentaire, au Pont-de-l’Echelette, “En avant la musique !” évidemment. Les habitants sont à la fois les acteurs et les techniciens de ce film : logique puisque le documentaire évoque précisément l’univers sonore des habitants. Le décor est donc celui d’un plateau de tournage. Acteurs, réalisateur, assistant, caméraman, ingénieur du son, régisseurs son et lumière, machinistes sont à l’œuvre : ils répètent des séquences qui nous emmènent (entre autres) dans une chambre à coucher, derrière la porte du Musée d’Orsay à Paris, à Jaujac par une nuit étoilée, dans le Sahara, sur une pirogue en Casamance, dans un train, dans le Dakota, dans les corons du Nord, au fond de la mer – là où paraît-il naquirent les sons. Nous sommes dans le réel, dans la mémoire et dans le rêve.

C’est ce tournage qui est au centre du spectacle mis en scène par **Yvon Davis** – il vit et travaille entre Fabras, Lyon et Paris. Longtemps metteur en scène au Centre National Dramatique de Gennevilliers où il a monté, entre autres, Corneille et Brecht, Orvath, Armand Gatti ou Thomas Bernhardt, il est aussi producteur de films liés au théâtre que l’on peut notamment découvrir sur ARTE. A ses côtés, une équipe professionnelle : Jean Clément et Marc Levy, musiciens rock ; Jean-Mary Feynerol, Roland Biessy, Thierry Pietrini assurent lumière et son ; Laura Monnier est la camérawoman. Spectacle d’habitants, “En avant la musique !”, souligne le metteur en scène, “met à jour une créativité insoupçonnée, généralement enfouie dans les angles morts de la visibilité dominante. Ce théâtre-là explore une manière d’être ensemble ; il fabrique de la complicité, de la sensualité et de la curiosité. Moment fédérateur d’une prise de parole inédite, théâtralisation du corps social, revendication d’une liberté, le théâtre avec les habitants est une entreprise civique à la fois joyeuse et dérangeante. Elle réclame le mélange des âges, des provenances et des milieux – et le partage des expériences propres à chacun.”



… Les décors s’installent, les lumières se règlent. Un ingénieur du son enregistre les paroles des habitants. Un DJ diffuse des ambiances sonores et des musiques. Les habitants se préparent. Ils se maquillent, répètent leur texte et attendent de passer devant la caméra. Dans les moments de pause, des guitares électriques interprètent en direct la musique du film, on mange, on boit, on visionne des dessins animés. Les décors, les lumières changent, les séquences tournées s’enchaînent. Paroles, sons réels ou artificiels, musiques de toutes sortes forment la trame d’un récit collectif, celui des habitants et de leur univers sonore. Notre corps aussi est un univers sonore, évoqué par Geneviève Gutierrez, une habitante de Fabras : “…Quand j’ai le corps fourbu, ça peut faire comme un chant – ou un air de scie musicale… Comme ça… Comme une mélopée qui te prend tout le corps, que tu ressens au niveau des oreilles… Le songe, une sorte d’étourdissement… Une plainte.

La plainte du corps – qui n'est pas forcément désagréable… Cette vibration dans tout le corps qui commence à se détendre… Ça fait comme une stridulation, ça vibre… Ça fait mal mais c'est pas désagréable."
… Et puis, la mécanique, la lumière, le son vont se dérégler : le vent, l'eau, les bruits de la forêt, perturbent le tournage, un orage l'interrompt enfin. Pirouette du destin : la dernière représentation d'"En avant la musique", secouée par une pluie diluvienne, a dû battre en retraite, ses lumières s'éteindre, les baffles se taire. Les forces de la nature reprenaient possession du site dans la magie de la nuit.

"*En avant la musique !" a été créé à l'initiative de l'association Colette Bonzo (Fabras), avec le soutien du programme européen Leader, du Contrat de Pays d'Ardèche Méridionale, du Conseil général de l'Ardèche, de la Région Rhône-Alpes, de la commune de Fabras et de la Communauté de communes Source de l'Ardèche. Partenaires : communes de Lalevade- d'Ardèche et de Jaujac, Théâtre de Privas, SIDOMSA, camping de Bonneval (Fabras), CGT Privas.*
Le spectacle, filmé par Catherine Balaÿ et Peter Maneval, a donné lieu à l'édition d'un DVD produit et diffusé par les Editions du Pin (Fabras).

2009-2010. Planter deux arbres, pourquoi pas des mûriers (logique au pays de la soie !) ? **Laetitia Bianchi** et **Aurore Valade** ne connaissaient guère les moulinages. La première est romancière, dessinatrice, graphiste, fondatrice et rédactrice en chef de revues, la seconde photographe. Au long de résidences hivernales, au long de la vallée de l'Eyrieux, elles découvrent les moulinages délaissés, rompus ou devenus boulodrome, entrepôts, bric-à-brac, parfois espaces en attente comme celui du Moulinon, à Saint-Sauveur-de-Montagut, future salle d'enseignement musical. Autant d'espaces impressionnants – par leurs dimensions, leurs implantations. Du chaos, du fracassé, des restes de machines, de liasses comptables, comme si la guerre était passée par là. Et elle a bien débarqué, sous forme de guerre économique. Plus rentables les moulinages, alors on licencie, on évacue, on ferme. La vie serait-elle passée ailleurs ? Et ce vide, omniprésent même si certains locaux conservent des restes de mobilier ou des empilements improbables… Le vide est aussi un trop-plein, trop-plein de mémoires, débordement de souvenirs. Ces mémoires vont irriguer le travail des deux créatrices ; ainsi va naître **"Moulinages"**, côté texte et côté photographie. Dans les moulinages, décors souvent tragiques, espaces de transitions fragiles photographiés en couleur, Aurore Valade a installé des personnages hors temps, si ce n'est hors lieux : "A travers des figures fantomatiques en mouvement, j'évoque des activités nouvelles, réelles ou fictives, la transparence et la furtivité des corps dans une architecture figée ; métaphore de nos activités transitoires." Une de ses photos les plus fortes est prise à l'intérieur du moulinage Jouanard, à Beauvène. Sous les voûtes en anse de panier d'un blanc décrépi, écaillé, des enfants d'aujourd'hui en parkas et bonnets d'hiver, se tiennent debout, dispersés, devant une série de moulins partiellement intacts, et l'on croit un instant qu'il s'agit des ouvrières d'hier… Ailleurs, parmi les ferrailles, les cartons éventrés, c'est un jeune homme surgissant des débris, des danseurs, un chien énigmatique assis sur un vieux matelas, des joueurs de pétanque, ou seulement une ombre



humaine sur la muraille… Ces étonnants modèles, souvent vêtus de bleu et de rouge, inquiétants et/ou familiers (il s'agit d'habitants des villages qui vivaient de l'industrie moulinière), parfois danseurs ou gymnastes impromptus, sont ici chez eux : "J'ai cherché à faire surgir une présence humaine dans ces espaces où seule la trace d'un passé révolu semble subsister." Aurore Valade, qui expose en France et à l'étranger et a obtenu des prix prestigieux, signe ici une remarquable fiction documentaire. Une fiction à deux voix, puisque Laetitia Bianchi fait écho aux photographies, non par des commentaires illustratifs mais par des immersions textuelles, fièrement ludiques. Un régal où l'on navigue du passé au présent vers un hypothétique futur. A travers les visuels et les paroles d'anciens mouliniers (ouvriers et patrons), elle pointe un détail qui donne naissance à de brèves nouvelles aux titres évocateurs : "La Chine", "Le bruit", "L'oubli", "La faute au chien", "Le rouge", "La boule d'or" ou, en clôture du livre, "La fin", en regard de la photo d'une salle du moulinage de Wasquehal (Dunière-sur-Eyrieux). Espace explosé, comme bombardé – béances des voûtes et du sol –, sans même de présence fantomatique. Le texte intègre des paroles d'anciennes moulinières et une prière qui démarre en occitan, "La Bénédiction des vers à soie" : "O viergo dè lo sedo, proutègea-lous…". Il bifurque sur l'évocation d'images glanées en gare de Valence, patchwork d'une Ardèche préhistorique où vécurent lions, rhinocéros, bouquetins… Tous disparus, à l'instar des ultimes aurochs au XVIIIe siècle alors même qu'arrivait la soie, maintenant en déshérence. A Saint-Sauveur-de-Montagut, dans un atelier de l'ex-société Antex, un gros carton bariolé de caractères chinois rembobine le passé. Le carton contenait de la soie importée de Chine : il fait resurgir Olivier de Serres, ramenant en Europe (dixit la légende) "cachées dans une canne de bambou, les graines de magnaud" ; ou l'histoire de cette princesse chinoise emportant dans l'exil "des vers à soie dissimulés dans sa coiffure"… "Des idéogrammes coulant le long de l'Eyrieux", conclut l'auteure. Ailleurs, dans le texte



“Le grand livre”, la répétition, presque ad libitum, de mots imprimés (noms, adresses de fournisseurs) sur des bordereaux et des livres comptables nous renvoie aux sonorités itératives des moulins du Bateau, à Beauvène… Laetitia Bianchi parle alors d’une “cueillette” de mots à l’encre de Chine, “laquelle ne vieillit pas, ne disparaît pas, ne se délave pas” : une encre mémorielle… Aurore Valade et Laetitia Bianchi n’abordent pas les moulinages et les tissages de l’Eyrieux par la voie ethnographique (tant d’ouvrages en parlent, disent-elles) mais par la voix poétique : en captant l’atmosphère des sites, elles vont à l’essentiel. En créatrices.

“Moulinages”, porté par la Communauté de communes Eyrieux aux Serres, a fait l’objet de résidences d’artistes en 2009 et 2010, suivies d’une exposition, photographies et textes, dans l’ancienne usine textile le Moulinon, à Saint-Sauveur-de-Montagut, en 2010. Un livre au titre éponyme regroupant les textes et les photos a été publié en 2013 chez Diaphane éditions. Un projet soutenu par le Parc et le programme européen Leader.

2010-2011. Planter un arbre. Cela pourrait s'appeler l'Ardèche en pentes douces, ce sera **"Le pays des petites routes"** et c'est très bien ainsi, tant ici les routes déroutent, tournent et retournent le regard au fil des pentes et des saisons – automne, hiver, printemps (et non l'été brutal) choisis par **Bernard Plossu** pour offrir en 120 photographies un itinéraire à la fois précis et immatériel à travers l'Ardèche. Un ensemble présenté en 2011 à la Fabrique du Pont-d'Aleyrac, à Saint-Pierreville, qui fait suite aux résidences de l'artiste en 2010 dans ces lieux. Grand Prix National de la Photographie, exposé notamment au Centre Pompidou, à Paris, Bernard Plossu arpente le monde : Sahara, Mexique, Californie, Niger, Espagne, Portugal… Des voyages en solitaire, hostiles au pittoresque, aux modes, à l'accroche, mais où il va au plus intime des sensations, captant "le presque rien, l'atmosphérique". Saint-Pierreville, Vals-les-Bains, Mézenc, Tanargue, Coiron… Son road-movie (ardéchois et souvent piéton) est celui de la respiration, de la patience, de l'à-peine tressaillement sitôt saisi par l'objectif ("du 50 mm, un objectif qui ne triche pas, qui ne déforme pas"), en noir et blanc le plus souvent, parfois en couleur. Qui connaît les sites choisis par Plossu les re-connaît – les re-construit : rues villageoises ou citadines, virages, sucs, forêts, châteaux, garage, usine sont bien là, mais basculés de nostalgie, de solitude, en "une vision mystérieuse et climatique". Quand il livre deux versions des environs du Mont Mézenc, l'une en noir et blanc, l'autre en couleur, elles se complètent, s'ajustent – d'un colorisme où l'on retrouve une ambiance à la Corot à la délicate luisance des gris –, quand un poteau téléphonique ou un chat noir émergent du brouillard, cernés de piquets ou d'une ferme fantôme, nous sommes ailleurs : dans l'émerveillement. Un rien, une trace de pneus sur l'immensité du Tanargue, la levée noire du Roc de Gourdon vers le ciel : où sommes-nous ? En Ardèche, bien sûr, mais au cœur d'un territoire comme neutralisé, hors chronologie. La même sensation prévaut lorsque apparaissent de rares personnages, (jeune couple enlacé à Privas, coq traversant une ruelle à Sceautres)



ou des véhicules (4L à Saint-Pierreville, 4 CV à Saint-Laurent-du-Pape), ou quand le photographe croise Vals-les-Bains, Aubenas, choisissant la façade hivernale, close, du Grand Hôtel des Bains, le Cinéma-Palace et ses mosaïques des années 1950, ailleurs la devanture d'une quincaillerie désuète. Le déclencheur-mémoire fonctionne sans rien céder à l'anecdote… Surtout pas de décor mais une sobriété, un désordre d'où naît une composition : "Qu'est-ce qu'il faut pour faire une bonne photo ? Il faut la concordance de plusieurs éléments : une certaine lumière, une certaine géométrie (comme disait Henri Cartier-Bresson) et de l'impondérable. Et tu la vois, la photo." Il reste à évoquer les influences picturales revendiquées par Bernard Plossu : sa passion pour Corot, Modigliani étrangement cité pour un tableau peu connu, "réaliste et cubiste à la fois". Et la sobriété ? "La sobriété est très moderne car elle n'implique en rien le désir de mode, de plaire. La simplicité apparente d'une image, c'est rester en dehors de ce désir de se faire remarquer par l'excès, le désespoir, la noirceur. Rien de tout cela ne m'intéresse. On peut trouver mes images banales, pourquoi pas ?" Evidemment, la photographie selon Plossu n'est jamais banale mais, dit-il, "au service de tout ce qui se passe autour d'elle". "Magasin triste avec le collier tout seul" ou "paysage d'une beauté à couper le souffle", peu importe : pour le photographe il s'agit toujours de garder "une tension constante vers l'image" et sa part d'éphémère.



Maître d'œuvre des résidences en Ardèche de Bernard Plossu en 2011 et de l'exposition "Le pays des petites routes" , l'association La Fabrique du Pont d'Aleyrac, est également co-éditeur avec les Editions Yellow Now d'un livre au titre éponyme paru en 2012. L'intégrale des photos de l'exposition y est précédée d'un entretien avec le photographe. Un projet soutenu par le Parc et le programme européen Leader.

2010-2011. Planter huit arbres… avec des mots – les mots ont leurs racines, lesquelles nous emportent parfois très loin pour nous amener au plus intime. Les mots sont dans la bouche, ils en jaillissent pour courir le monde : nous sommes au cœur de la poésie orale – qui peut aussi, en amont ou en aval de la profération, s'écrire. Il fallait un sacré courage et une bonne dose d'utopie à l'association Le Golem, créée en 2008 et sise à Montpezat, pour mettre en œuvre des "cycles de résidence d'auteurs axée sur la poésie orale francophone". Le Golem, figure biblique, est un être pétri d'argile par Dieu et capable d'engendrer la vérité comme la mort : tout lui est donc possible, d'autant que l'association est pilotée par l'écrivain slameur Julien Delmaire. En 2009, puis en 2010, Le Golem invite huit poètes. Ils viennent du Sénégal, de la France (côté nord), du Tchad, de Belgique, de Nouvelle-Calédonie ou d'Haïti. Chaque résidence dure trois semaines, le temps de s'immerger dans la Cévenne ardéchoise avec en mémoire deux thématiques : **"Paysage(s) / Visage(s)"** (2010) et **"Land Art et Poésie"** (2011). Un tempo serré mené au rythme de l'écriture, de la déclamation, de multiples rencontres, d'ateliers de slams avec les scolaires, de performances, de lectures publiques – à Aubenas par exemple, via la médiathèque (avec une exposition), la Maison de l'Image et la salle Le Bournot. Sans oublier conférences et tables rondes pour évoquer Haïti, la Nouvelle-Calédonie et leurs problématiques politiques et culturelles.

Il s'agit, en dépoussiérant l'image de la poésie, de créer des passerelles entre la France et la francophonie, entre écrivains invités et acteurs culturels locaux, entre poésie, danse, musique ou art plastique. Sur place aussi deux photographes ardéchois, Diego Comer et Matthieu Dupont, le sculpteur Rudy Becuwe – il sera leur guide pour un parcours déambulatoire à travers les calades de Montpezat. Les photos et la revue du Golem, "Revue des Cévennes parallèles" garderont l'empreinte des résidences… Un travail de transmission mené percussion battante par des auteurs jeunes ou reconnus – certains vivent de leur art, sont lauréats de l'Académie Française ou sont passés par la Villa Médicis, à Rome ; pour d'autres c'est encore la galère.

Le patchwork se tisse avec huit créateurs aux géographies éclatées… Senghor disait d'**Amadou Lamine Sall** qu'il est "le poète sénégalais le plus doué de sa génération" : la poésie lui est

“vie et respiration”. Prix de l’Académie Française, il est le créateur de la Maison Internationale de la Poésie Africaine, à Dakar. Dans les universités américaines ou africaines, on étudie les écrits de cet immense poète, amoureux d’une langue française dont il chante les errances et la générosité ; et l’amour jouissance, l’amour épreuve : “Tu es la grotte / je suis le feu / tu es l’île / je suis l’arbre / tu es la terre / et je suis la pluie / tu es le sillon / et je suis le grain / la moisson est née de nos tendresses / la révolte sera belle de notre sang”… **Thomas Suel,** natif du Pas-de-Calais, manie le slam, un tantinet le rock, et décline sa vie sous le signe de la liberté, foin du lessivage médiatique et marchand. Avec lui, la poésie est essentiellement orale, souvent partagée avec des musiciens, vouée “à vibrer dans l’air, à passer par les oreilles et par les yeux”. “J’écris du son bien avant d’écrire du texte”, dit-il… “En ce temps-là, il n’y avait ni le jour ni la nuit. Le temps était ce qu’il était et les gens vivaient selon le temps” : **Toingar Keyba Natar** est mort en novembre 2010 (la maladie avait abrégé sa résidence). Conteur “sous le sourire maternel de la lune” de son Tchad natal, grand joueur de balafon et de harpe, il se produisait dans le monde entier, rêvait de faire du griot un personnage central de la modernité… Avec **Camille Faucherre**, le hip-hop, l’OULIPO et la nostalgie de la Beat Generation débarquent de Bruxelles et des Flandres. “Texteur”, façon road movie, il oscille entre humanisme et dénonciation, douceur et violence… “Ô Plante Humaine Poétique / Résine en ta chair de peau sans cesse renouvelée / y réside une beauté / Ce soir j’irai me coucher sachant que mes oreilles ne sont pas en paix, d’ailleurs, je ne me / couche jamais en paix dans une plaie ouverte”, écrit le calédonien **Denis Pourawa**, en prise avec le choc des cultures française et canaque… **James Noël**, oiseau migrateur, également acteur, est un des plus grands poètes d’expression française. Il pratique avec ses “mots taillés pour fendre” “la métaphore assassine” pour dire amour et colère en Haïti et ailleurs sur terre : “Ma ville est un monde, voire la mégapole de l’univers qui s’effondre, sous la vigilance des trottoirs marchant ici et là en jambes de bois”…









Chorégraphe formée par Carolyn Carlson, elle slame et conte, danse ce qu'elle raconte : la lilloise **Martine Salmon** parcourt la France et la Belgique avec un répertoire alliant légendes celtiques, chamaniques, chinoises, tziganes, russes et slam sessions à l'écriture charnelle – autant de performances qui peuvent aussi croiser art plastique ou vidéo. **Dimitri Vazemsky** est écrivain, éditeur, graphiste, plasticien, land-artiste “dilettante professionnel, guetteur de sens” : inclassable, “une sorte de Sophie Calle au masculin” qui marie “la rigueur du récit à la magie d'images poétiques”. “Mon embarcation est un radeau de lettres et le vent aura toujours un temps d'avance sur moi. Ne veux pas être le vent. Juste jouer avec lui.” Ou encore : “(…) les mots se sont barrés dans le paysage et ont laissé le papier en rade” – car il écrit/sculpte aussi dans le paysage, en lettres géantes et volontiers rouges dressées sur une plage à Dunkerque ou à Paris devant Beaubourg, ou à Montpezat – ces mêmes mots, “POÉSIE”, “EXIL” (avec un E en cours de fuite ou d'ascension). L'ironie est aussi de la fête quand Vazemsky précise que “l'été arrivant, les calades cévenoles verront passer des ânes lettrés montant des lettres rouges aux sommets” !
La preuve est donc là : servis par une langue commune, l'enthousiasme, la beauté peuvent tisser des liens culturels et humains très forts. Quand James Noël, dans son poème “Toutes ces villes qui se trompent de trottoirs” parle de Panama, de Pompéi, de Guernica, de Santiago de Cuba (entre autres cités fameuses), il y joint Montpezat-sous-Bauzon, au même titre que Omabarrigore, “petite ville tombée d'une mappemonde”

imaginaire, créée par un autre poète d'Haïti, Davertige… Une cartographie sécrète réunit Montpezat, le Pas-de-Calais, Dakar, la Belgique, le Tchad ou Port-au-Prince et ces poètes qu'on n'entend pas ou si peu, dont les noms nous restent trop souvent inconnus, dont on ne trouve pas les livres – quand ils existent… Les mots connaissent-ils l'exil ?

Les deux cycles de résidence (2010-2011) conçus par l'association Le Golem ont été soutenus par le programme européen Leader des Monts d'Ardèche. En 2012 et 2013, deux autres cycles ont permis à l'association d'inviter sept autres créateurs français, tchadien, italien, et algériens.

2010-2012. Planter deux arbres. Ils disent qu'elles sont des phares… Les cheminées d'usine qui parsèment le Vivarais sont comme des phares, le plus souvent éteints, abandonnés, naufragés d'un monde industriel en déshérence… Ils, ce sont deux photographes atypiques réunis dans le collectif Téléférique : **Gauthier David** vit dans la Drôme, **Antoine Picard** en Lozère. Tous deux sont également plasticiens, performers. Le premier est en prime musicien et compositeur. Ils disent aussi qu'à force de les voir, nos regards ont occulté ces cheminées immergées dans le paysage, les constructions environnantes, les a effacées alors qu'elles sont des mémoires vives. Pour réveiller mémoire et vision, ils ont pensé qu'il fallait marcher, un an durant aller à la rencontre de ces phares terrestres, inventer un fil rouge qui, de Lamastre à Sainte-Marguerite-Lafigère, du nord au sud du département, via Privas, Largentière ou Joyeuse, les mènerait à bon port. Leur parcours piéton donne naissance à "une forme photographique", "une forme d'hommage" : on n'aborde pas des géantes d'un coup de voiture, mais avec des égards dus à leur rang, à leur puissance passée, et en suivant "les infrastructures de l'époque industrielle, les béals (les canaux), les voies ferrées, les anciennes routes" écrit Antoine Picard . La marche, qui favorise les hasards, la séduction des imprévus, devient alors une marche de l'imaginaire.



Un livre (suivi d'une exposition) est donc né de ce parcours d'artistes : **"Les cheminées d'usine – Regards sur le Patrimoine industriel des Monts d'Ardèche"**. On reste frappé par la solitude intense qui se dégage de la plupart des photographies. Tantôt sculptures, tantôt ruines, briques le plus souvent et parfois béton, comme à Largentière, elles apparaissent fragiles et monumentales. Ici, à Sainte-Marguerite-Lafigère, on exploitait des mines de plomb argentifère. A Uzer c'était un four à chaux, à Joyeuse une usine hydro-électrique, à Prades une mine de charbon, à Lalevade une papeterie. A Privas on concoctait les marrons glacés Faugier. La très belle cheminé photographiée est portée disparue en 2013 – mais celle de l'hôpital Sainte-Marie y fume toujours au présent, comme celle, hyper

moderne, dressée en fusée, de la verrerie BSN à Labégude. A Lalevade encore, on extrayait le tanin : la cheminée reproduite dans le livre a, hélas, été démolie sans tambour ni trompette à l'automne 2014… Le plus souvent ces cheminées, amoureusement photographiées, surplombent filatures et moulinages, dans le bassin d'Aubenas ou du côté de Lamastre, de Beauvène, de Saint-Sauveur-de-Montagut. Elles rappellent qu'en Ardèche, en pleine nature ou dans des villes et des villages où la nature reste à portée de mains, l'industrie se portait bien et faisait vivre (pauvrement) des milliers d'ouvrières, d'ouvriers. Une thématique soulignée par des clichés de détails : salle des machines d'un moulinage, tête de cheminée détruite, mi-enfoncée dans la terre, seaux dans une usine déserte. Parfois des inscriptions renforcent la sensation d'abandon : panneau rouillé défense d'entrer planté dans une friche des mines de la Pena Roya (Largentière), plaque fichée comme en épitaphe dans les briques d'une cheminée à Lamastre : "Badin & Royer constructeurs Givors Rhône"… Les photographies témoin de Gauthier David et d'Antoine Picard s'accompagnent de brefs textes, coups de projecteurs sur ce que furent en Ardèche mines et papeteries, filatures et tanins. Ils sont signés par le géologue Georges Naud et par deux historiens, Yves Morel et Didier Picheral. Regardons bien les cheminées d'usine : dévastées ou debout, abandonnées ou encore actives, rondes ou cubiques, élancées ou trapues, elles fument toujours – pour le meilleur de nos illusions.

"Les cheminées d'usine", le livre doublé d'une exposition, ont été portés par le Parc des Monts d'Ardèche avec le soutien du programme européen Leader.

2011. Planter un arbre. Sporulation ? Il y du scientifique là-dessous, de la botanique. **Anouck Durand-Gasselin** n'est pas botaniste mais photographe, plasticienne, et pourtant elle sporule – non qu'elle émette des spores, ces micro-organismes nécessaires à la reproduction des champignons : depuis 2007 elle étudie leur formation, leur envol, en photographie le processus aléatoire, avec au final des séries de clichés exposés par exemple en 2012 à la Galerie ALB, à Paris, avec le soutien du Centre national des arts plastiques, sous le titre "Collections". Ces collections-là jouent sur les complicités de l'infiniment grand et de l'infiniment petit : saisies par l'objectif, les sporulations dans tous leurs états semblent engendrer des astres lointains, des nébuleuses, des chevelures de comètes – traces de vies impossibles à saisir mais infiniment présentes et précises… Parallèlement à ces étonnantes recherches, Anouck Durand-Gasselin revient en 2009-2010 à ses origines ardéchoises, dans la vallée de la Drobie (elle est la petite-fille d'agriculteurs de la vallée). Accompagnée d'une sociologue, Josette Debroux, elle parcourt le pays, y rencontre quinze habitants permanents ou intermittents, connus ou inconnus, d'âges et de milieux socioprofessionnels mêlés. Là aussi, elle constitue en quelque sorte une collection, à base de souvenirs, de témoignages et de photos couleur de paysages serrés au plus près, au plus vif – des sols souvent, quadrillés de zestes de neige, de reflets imprévisibles, d'ombres et de débris qui semblent avoir été engendrés… par sporulation. Elle cartographie son territoire, établit des repères, fragments de mémoires collectés où le paysan croise le post-soixante-huitard, le sculpteur l'apicultrice, la potière le commerçant ou le berger, dans des paysages soumis à la friche, des maisons et des ruines. Dure et parfois douce vallée où vivent celles et ceux qui, explique-t-elle, "sont chacun devenus mes personnages, peut-être parce qu'en chacun j'ai reconnu et cherché un peu de moi." Les photographies deviendront exposition, les témoignages un livre, réunis en 2011 sous le même beau titre de **"Légendes"**. Les légendes sont des porteuses de vie et d'émerveillement : Anouck Durand-Gasselin en décèle les traces avec amour. Les légendes sont également des textes accompagnant des visuels. Photos "déroulées en séquences, une pour chaque personne, se donnent à lire comme un immense panoramique. Les textes constituent des légendes approfondies", dit la plasticienne. Au cœur de ce panoramique, de sa "description éclatée

complexe et toujours partielle”, qui emmène “par les travers” sporulent (entre autres) les paroles de celle qui “fume la pipe et pratique le quad” ou “en avril traverse la rivière en crue” et observe les sangliers. Et les brèves de l’auteure, semées au long du livre : “Je reviens seule un matin de décembre. Tôt, humidité, brouillard, les herbes et les prés blanchis, la rivière verte et transparente. La montagne en face se drape de couleurs hivernales : camaïeu de brun, violet, vert foncé.” Ailleurs, c’est un jeune couple venu vivre au Vernet pour y “redonner un peu d’ouverture au paysage.” Des paysages de pierres et de vent où le granite des maisons paraît garantir leur éternité. Erreur : les murailles gonflent, elles sont “prêtes à exploser”. Cette explosion n’est pas seulement lithique, elle porte en germe les rêves, le travail, la force et la fragilité des habitants d’ici – une sporulation éruptive.





“Légendes” a été initié par l’association Sur le sentier des lauzes (Saint-Mélany), avec pour objectif de créer un observatoire des paysages de la Vallée de la Drobie. L’association a exposé les photographies et édité le livre d’Anouck Durand-Gasselin en 2011.
Un projet soutenu par le Parc des Monts d’Ardèche et le programme européen Leader.

2011. Planter deux arbres. Une vieille voiture grimpe vers des cimes enneigées, elle s'arrêtera dans la nuit d'une forêt. Une panne. Un homme en descend. Ainsi commence **"Changement de situation"**, remarquable docu-fiction de 88 minutes réalisé par **Jeanne Delafosse** et **Camille Plagnet**, son compagnon (tous deux formés à l'Ecole documentaire de Lussas). L'homme de la voiture s'appelle Alain Fride. Dans la vie, il est conseiller à Pôle emploi à Paris, un rôle qu'il endosse dans le film…sauf que le conseiller y est au bout du rouleau. Spécialiste de l'empire de Wagadu au XVIII[e] siècle (une partie de l'actuel Mali) et fin connaisseur de musique psychédélique, Alain Fride est aussi acteur – notamment dans un long-métrage de Nicola Sornaga, sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2008. "Changement de situation" s'articule autour de son personnage, à mi-chemin de sa vraie vie et de son parcours fictionnel.





Break-down. Exit Pôle emploi. Commence alors un périple qui mène Alain dans le Massif Central : Morvan, Quercy, Plateau de Millevaches, Grands Causses, Livradois Forez, Monts d'Ardèche enfin, pour une traversée des apparences, dans des paysages presque indifférenciés, unifiés – une des forces de ce film. Au gré des rencontres "il découvre une France quasi-invisible, où des gens ordinaires inventent, chacun à leur façon, des modes de vie hors de la frénésie urbaine et de la société de consommation." Des hommes et des femmes tentés par un… "changement de situation" – des vocables qui concernent autant les personnes que les territoires où ils ont choisi de vivre, de revivre.

Monsieur Loyal à la fois timide et mine de rien précis, doux questionneur à la silhouette dégingandée, Monsieur

Hulot des cimes, il cartographie les utopies et les réalités socio-économiques. Auto-stop en deudeuche bringuebalante, vélo (“parce qu’en vélo tu rencontres plein de gens”), marche : tout lui est bon pour partir “à la recherche des gens qui vivent à la mesure de leurs moyens, ni plus ni loin”, comme lui dira en Ardèche une éleveuse de moutons bio. Bistrots perchés, paysages somptueux “repartis à la sauvagerie”, champ d’éoliennes (raffut inclus), place de bourg en nocturne avec fanfare sous lampadaire lunaire, cuisines de fermes traitées en clair-obscur, camping, bergerie où il participe à sa façon à la tonte des moutons – avec cet instant particulièrement émouvant où les hommes entonnent un chant des tondeurs qui renvoie à ceux des marins –, conseil municipal ou bal folk : autant de décors où planter des questions. Exemples : “faut-il produire pour se nourrir ou gagner de l’argent ?”, vivre en autarcie ou en semi autarcie ? S’affranchir d’un compte en banque ? Faut-il “crever sur place” ? Tout est dit en finesse, en suspens – y compris dans des séquences intimistes, brossages de dents, brasses dans une piscine, panne d’essence, sieste au bord d’un torrent ou mini flirt ébauché sous des platanes citadins (“Vous êtes jolie” murmuré à une jeune femme).
Néo-ruraux, “sans-terres” qui cherchent à s’installer et qui ne le peuvent pas, paysans traditionnels, musiciens, chevriers, cueilleuse de plantes sauvages, chasseur, médecin de campagne, syndicalistes de la Confédération paysanne, militants du MRAP ou anti-gaz de schiste… Autant de portraits saisissants, alternativement brefs ou longs, drôles, nostalgiques, parfois à fleur de drame. Ainsi va la vie d’Alain, avec parfois des scènes magnifiques, celle par exemple où il liquide son passé en jetant des pierres dans une rivière. A chaque pierre son nom d’adieu : “Adieu Ghislaine. Adieu Manu. Adieu Ali. Adieu les demandeurs. Adieu les employeurs. Adieu les emmerdeurs… Basta ! Cassez-vous ! Fini.” Fini, pas fini, infini ? Nous le retrouvons escaladant les pentes ardéchoises, accompagné de sa fille, une ado, venue le rejoindre – elle lui apporte sa lettre de licenciement de Pôle emploi pour cause d’absence prolongée et sans motifs… C’est là qu’il rencontre Martin. Ensemble, dans l’immensité, ils vont évoquer les forces et les faiblesses de la nature

confrontées à celles des hommes. Pour Martin "un paysage, c'est d'abord la vie humaine. Il faut qu'il soit habité, sinon c'est une nature morte, c'est pour les loups, les buses. C'est l'homme qui doit être le moteur du paysage, pas l'inverse (…). Il faut bien être conscient que le beau paysage ne fait pas le bonheur." On ne saura jamais si Alain, qui défend les espaces sauvages, synonymes pour lui de liberté, sera convaincu. Le dialogue reste ouvert sur un long plan séquence, très beau, qui clôture le film : les deux hommes et la jeune fille, s'éloignent vers l'horizon. C'est du reste une des qualités de "Changement de situation", de ne jamais boucher l'horizon, ni celle des hommes, ni celle de la nature.

… Dans la vie réelle, Martin de la Soudière est ethnologue et travaille sur la vie rurale. Jeanne Delafosse et Camille Plagnet le croisent à l'occasion d'une conférence en Ardèche : c'est ainsi qu'il intègrera le film. Une "méthode" emblématique des rencontres des réalisateurs avec celles et ceux qui passeront devant la caméra. Pour Martin, c'est le fruit du hasard, idem d'autres rencontres ; d'autres auront procédé de repérages en amont. Le bouche-à-oreille fonctionne aussi. Durant les sept mois de tournage, de l'hiver à l'été 2011, les réalisateurs expliquent leur projet, écoutent, discutent, tournent, montrent les rushes aux participants, en parlent avec eux : les habitants filmés sont partie prenante de ce que l'on pourrait qualifier de tournage démocratique, sans que cela oblitère jamais la qualité esthétique de l'œuvre. C'est au contraire ce qui affirme sa singularité.

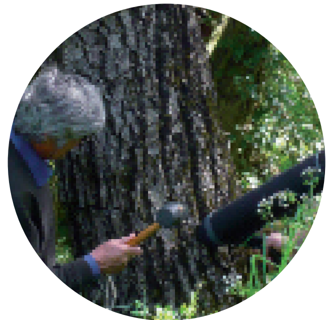
"Changement de situation" se double d'un livre intégrant un DVD du film : **"Nous avons fait un beau voyage"** est un carnet de bord du tournage qui présente les participants, leur laisse largement la parole, une "trace de cette expérience qui contient tout ce que le film n'a pu accueillir". Des croquis permettent de repèrer les lieux, les acteurs et les liens qui les unisssent. Après l'Ardèche, fin de boucle du "beau voyage", vient l'heure du bilan : "350 personnes rencontrées, 25 000 kilomètres parcourus, 3000 brebis croisées, 6 kilos de fourme fermière et 7 kilos de fromage de brebis avalés, 90 heures de rushes tournées, 1000 photos prises…" On retrouvera nombre de ces photographies dans le livre, ainsi qu'un texte de synthèse sur cette "aventure artistique", signé par la

sociologue Fanny Herbert. Le film, se demande-t-elle en conclusion, “contribuera-t-il au changement de regard qui pourrait permettre à la campagne d’accélérer sa transition et son passage de l’inertie au dynamisme, de la crispation à l’expérimentation déjà palpable ?” Autrement dit, l’art, à travers un film et la trace qu’il laisse, peut-il “mettre en mouvement un territoire”, engendrer justement un “changement de situation” ? Avant de disparaître au lointain, Martin cite ce proverbe chinois : “Lorsque tu es parvenu au sommet de la montagne, continue à monter.”…

“Changement de situation” et “Nous avons fait un beau voyage” ont été portés par l’IPAMAC, association regroupant les parcs naturels du Massif Central : Causses du Quercy, Grands Causses, Livradois-Forez, Millevaches en Limousin, Morvan et Monts d’Ardèche, qui ont parallèlement initié une étude sociologique sur les thèmes “Vivre ensemble à la campagne” et “L’art pour une autre campagne”, plaquette et DVD à l’appui.

2011-2013. Planter un arbre… En percuter 34, en retenir 14, en graver 7 : **Giuseppe Penone** est en Ardèche. On ne présente plus le sculpteur italien de renommée internationale : il enchaîne expositions dans des galeries prestigieuses et les musées du monde entier, installations et commandes publiques – il y a dix ans à Beaubourg, en 2014 au Château de Versailles, en 2015 au Musée de Grenoble… Ce pourrait être une star : c'est un homme infiniment simple et généreux. Un homme-silence aussi. Qui l'a vu arpenter les terres d'Ardèche, gravir les terrasses d'un pas tranquille, saisit le rapport profond qui le lie à la nature (n'a-t-il pas du reste des racines paysannes ?). Nature et art se mêlent étroitement dans ses créations, à la découverte d'une mémoire enfouie au cœur du matériau. Cycles de l'existence, mort et renaissance. Végétal, aquatique, minéral, peau et cerveau. De quoi l'homme, dans ses diversités culturelles, est-il fait et comment est-il relié à l'univers ? Penone suggère des réponses, une réflexion sur la sculpture et sur ses matériaux, qui passent par l'argile, la pierre, le bois, le bronze, le dessin, la gravure, et par les mots – il est aussi un extraordinaire poète à l'écoute de la pulsion du verbe. L'écoute… S'il est venu en Ardèche, c'est pour en écouter les arbres. A sa façon. Flash-back sur une rencontre hors normes.





En 2009, le collectif Traversées – quatre associations ardéchoises unies par leur passion de l'art contemporain – font un pari audacieux : en conviant un artiste célèbre à traverser l'Ardèche autrement qu'en clichés, en images d'Epinal, passer de l'autre côté du miroir, donner un fameux coup de projecteur culturel sur le département. Il s'agit d'y contrer le manque de visibilité de l'art contemporain d'envergure, l'absence de musée qui lui soit dédié. Un rêve jalonné par deux scientifiques reconnus, familiers du territoire : Dominique Baffier, conservatrice de la Grotte Chauvet, et le paysagiste-

jardinier (planétaire !) Gilles Clément. C'est eux qui, en 2010, vont lancer l'invitation à Penone, susciter sa traversée de nos paysages, l'accompagner dans ce qu'il nommera justement "la traversée des Ardèches".
Comme tous les grands artistes, Penone n'est jamais là où on l'attend : il ne propose pas de ponctuer de sculptures son parcours mais "d'écouter" les arbres – depuis 1966, l'arbre est la thématique majeure de son œuvre. Mode d'emploi ? A l'aide d'un maillet garni de caoutchouc, percuter l'arbre ; enregistrer via un micro la résonance qu'un logiciel traduira. Ainsi naît la **"Transcription musicale de la structure des arbres"**. Les percussions initiales, enregistrées et décodées, sont ensuite transcrites pour violon ou contrebasse numériques, portées sur des partitions-papier et susceptibles d'être interprétées instrumentalement ou vocalement. Giuseppe Penone n'est pas un compositeur – il le souligne – mais un passeur : à ce que nous avons coutume d'entendre des arbres (bruissements, frottements, cassures, chutes) se substituent l'attaque sonore (la percussion "brute", sa violence caoutchoutée) puis des frémissements profonds, des plaintes, des glissements de gouges invisibles, des silences : on songe à l'arrachement de la peau, à une étreinte recommencée à l'infini, une cicatrice jamais fermée. L'arbre se creuse, livre son intimité, son identité chaque fois unique. Son évidement sonore renvoie aussi à l'aérien, à la respiration. De Fabras ou de Saint-Pierreville, de Lagorce ou de Saint-Mélany (sites d'implantations du quatuor associatif), micocoulier, châtaignier, chêne vert, figuier, jujubier, mûrier, cyprès, buis, genévrier de Phénicie, tilleul, chêne, aulne, sureau et cerisier deviennent les héros sonores d'un périple fabuleux. Penone en choisira ensuite sept pour une suite de gravures sur cuivre, écho graphique des partitions, accompagnée d'un texte : "Il y a besoin de paysage".
La résidence itinérante de Penone en Ardèche débouche d'avril à août 2012 sur la restitution de l'œuvre à la Fabrique du Pont-d'Aleyrac (Saint-Pierreville), à l'atelier refuge du Sentier des lauzes (Saint-Mélany), au Château du Pin (Fabras) et à La Crypte (Lagorce). On peut y entendre, en écoute individuelle ou collective, la création sonore, y admirer les gravures. A Saint-Mélany, en présence de Penone, cette restitution intègre notamment des dialogues réunissant Penone, Dominique Baffier, Gilles Clément, le critique d'art Philippe Piguet et

Francis Hallé, botaniste et biologiste spécialiste de la canopée. Le contrebassiste Stefano Fogher y interprète les partitions de Giuseppe Penone. Il en va de même à Lagorce avec le violoncelliste Didier Petit. A Fabras, c'est Anne-Marie Fijal, pianiste et compositrice, qui crée une œuvre originale inspirée par ces partitions : "Les vibrations qui ont parcouru la structure des arbres, transcrites en notes, les décrivent dans leur forme et, si elles sont jouées, reproduisent un fragment du paysage en évoquant l'image du lieu.", écrit le sculpteur en 2012. A Saint-Pierreville et à la Médiathèque Jean Ferrat d'Aubenas, ce seront des lectures, avec des extraits de "Respirer l'ombre" (2000) et "La structure du temps" (1993), deux magnifiques textes de Penone. On l'aura compris, ces médiations exemplaires sont des gigognes : elles incluent des ateliers découvertes animés par la plasticienne Sylvie Garraud et l'écrivain Julien Delmaire. Et, nec plus ultra, le réalisateur Eric Watt tourne "Traversée", un film finalisé en 2013, où Penone s'entretient avec Gilles Clément, Philippe Piguet, Dominique Baffier et les porteurs du projet. L'itinérance du sculpteur en 2011 a également été filmée par Marco di Castri. Le DVD sort l'année suivante sous le titre "Il y a besoin de paysage". Une itinérance que l'on retrouve dans un livret, "Transcription musicale de la structure des arbres", paru aux Editions du Pin, à Fabras : on y suit les rencontres des responsables des quatre associations avec le sculpteur, à Paris, dans son atelier à Turin, puis dans sa maison au milieu des collines piémontaises…qui ressemblent furieusement à celles d'Ardèche. Des textes de Dominique Baffier et de Gilles Clément – les invitations à découvrir l'Ardèche lancées à l'artiste – figurent aussi dans l'ouvrage. Texte de Penone, gravures et partitions, CD des sons captés sont réunis dans un livre publié à Paris par les éditions Bernard Chauveau. Dernier outil médiatique, un très élégant coffret intégrant films, CD et livres, est diffusé gratuitement en direction des médiathèques, de la BDP du département. Et au-delà, dans les centres d'art, les musées d'art contemporain, en France et à l'étranger… Le Conseil départemental de l'Ardèche acquiert en outre un jeu des sept gravures : déposées à l'artothèque gérée par le GAC d'Annonay, elles sont vouées à être prêtées – elles viennent par exemple d'être montrées à Beyrouth (Liban), au Beirut Art Center dans le cadre d'une exposition consacrée à Penone, "Le souffle est une sculpture".

Les arbres d'Ardèche aussi ont du souffle et le souffle est volume. Et le son ? "Le son, écrit Penone en 1995, est volume, il occupe l'espace de façon instable, brève ; la sculpture, elle aussi, est volume et occupe l'espace de façon plus durable. Les deux volumes se perdent, le son se propageant dans l'espace, la sculpture part en poussière ; ce n'est qu'une question de temps. L'ensemble des sons produits en faisant la sculpture fait partie de son volume." La résonance des arbres a été écoutée par 2000 visiteurs en 2012. Certains connaissaient l'œuvre du sculpteur, la plupart l'ignoraient : tous sont tombés sous le charme. Emus, parfois bouleversés de découvrir la "Transcription musicale de la structure des arbres", ils sont devenus auditeurs d'arbres : ressentir l'identité sonore de l'arbre, comme ultime empreinte en creux du végétal, la saisie de son âme, entre silence et vibration.



"Transcription musicale de la structure des arbres" a été initiée par quatre associations : Sur le sentier des lauzes (qui a assuré la coordination du projet), Le Château du Pin – Association Colette Bonzo, La Fabrique du Pont-d'Aleyrac et Pas d'panique. Partenaires de "Traversées" : l'Europe / Leader / Parc Naturel Régional des Monts d'Ardèche, la DRAC et la Région Rhône-Alpes, Grand Projet Rhône-AlpesGrotte Chauvet Pont d'Arc, le Conseil général de l'Ardèche, le Pays de l'Ardèche Méridionale, l'association SILO, les communautés de communes du Pays Beaume-Drobie, des Châtaigniers, Source de l'Ardèche et Gorges de l'Ardèche.

2012. Planter deux arbres. La femme qui danse est vêtue d'une courte robe blanche à bretelle – presque une nuisette d'enfant : **Isida Micani** court entre les arbres du Château de Rochemure qui n'a jamais mieux mérité son nom de château fabuleux ; on la retrouvera blottie comme une chouette sur un pan de mur, ou sous les arceaux déglingués des anciennes serres, ou devant la bâtisse – cette fois sur un tapis noir – dont la façade accueille des projections. Les images abstraites, signées **Spike**, architecturent l'espace, le géométrisent, induisent une respiration des formes et des couleurs. L'environnement est également sonore – pulsations, bouffées de paroles d'où émerge parfois un répétitif "beautiful" (les filles petites ou grandes, n'est-ce pas, se doivent d'être belles), mises en boucle par Spike (alias Philippe Mortelecque), vidéaste, photographe et musicien. Le château est celui hanté par les contes de notre enfance. Blanche Neige, Hansel et Gretel et les frères Grimm, sont passés par là, mais revisités par le duo d'artistes réunis au sein de la Cie. aKoma névé avec la création de **"Das KINO"** – clin d'œil au ciné : kino = mouvement. Le mouvement, chorégraphié, imagé, sonorisé, est ici celui du mythique et du récit qui traverse les contes, non pas façon Walt Disney mais explosé, brut de décoffrage, erratique et violent, à l'instar de notre inconscient, tel que le décrit par exemple Bruno Bettelheim dans sa "Psychanalyse des contes de fées". Immersion donc, dans la nuit du château, pour un solo de vingt-cinq minutes, avec en toile de fond la question que pose Isida Micani : "Est-ce qu'on devient adulte parce qu'on maîtrise ses pulsions, comment se construire avec cet inconscient qui nous joue des tours ?" Autrement dit, à travers "Das KINO", comment se re-mettre en scène soi-même, interroger le rapport à son propre corps. Et comment interpréter le parcours initiatique proposé aux enfants dans les contes dits de fées : "transgression de l'interdit, maîtrise des pulsions, animalité, oralité primitive"… Agenouillée, recroquevillée, tendue, marcheuse, bras tendus vers des images qui semblent inatteignables (aussitôt désirées, aussitôt disparues), bondissante, égarée, désirante,



bras frémissants sur son corps, mains oblitérant son visage, corps entier d'un coup annulé par une mise au noir de la scène puis aspiré par l'image, la danseuse "déshabille le conte de fée", passe des angoisses d'enfance au déhanchement hard rock brisé par le surgissement d'une bribe de "La Belle et la Bête" : "…il voulut l'épouser quoiqu'elle n'eût pas un sou mais elle dit qu'elle ne pouvait pas se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur…". Un fragment cassé par des abois féroces de chiens, une course dans la nuit suggérée… Isida Micani dit qu'elle n'incarne pas une héroïne ou un héros mais qu'elle est "traversée par plusieurs personnages", masculins ou féminins. Sont-ils des illusions jaillies des images et des contraintes qu'elles engendrent, étroitement imbriquées à sa chorégraphie ? "Je suis à l'intérieur et à l'extérieur de moi-même tout le temps".

La création de "Das KINO" à Jaujac (repris notamment avec des projections en 3D à l'Atelier de Paris-Carolyn Carlson) s'inscrit dans le fil des créations précédentes de la Cie. aKoma névé originaire du Nord-Pas-de-Calais : "HANA" interrogeait sur la question du genre, "SYNAPSE" sur le rôle du cerveau dans notre personnalité. Avec le très inquiétant et très merveilleux "Das KINO" il s'agit toujours d'une quête de l'identité où chaque spectateur peut greffer son propre imaginaire. C'est aussi cela la danse de l'inconscient.



"Das KINO" a été créé en novembre 2012 à la Maison du Parc, à l'issue d'un résidence initiée par l'association Format (Meyras). Un projet soutenu par le Parc des Monts d'Ardèche.

2012-2014. Planter deux arbres. Terrasses, murets… **“Faysses”**. Pierres qui tiennent, retiennent la terre. Enlacent les monts, les escaladent, les épousent. Pierres ajustées, calibrées – non pas pour en bâtir grange ou maison mais pour recueillir la vie, l’empêcher de s’éroder, de dégringoler : pour que vivent châtaigniers et vergers, vignes et pâtures. Pierres des hommes donc, escaliers géants ou minuscules vers le ciel ou la rivière, tantôt blocs de granite ou de grès, tantôt feuilles calcaires, équilibre d’entre nature et culture, les faysses… Elles sont – ou elles étaient : abandonnées aux friches, éboulées, ravinées, labourées au groin des sangliers, sabotées par l’élan du chevreuil. Et, parfois, intactes, ressuscitées, un rien cabossées, elles ont roulé leurs bosses. Et parfois, traces, courbes de niveaux, vues aériennes d’un espace devenu champ archéologique. Les voici, toutes ces faysses, photographiées par **Alexa Brunet**, dans un livre au titre éponyme : “impact sur l’environnement”, “détails du site”, “passeurs de murailles” – tels sont les angles d’attaque des photos (également exposées au siège du Parc) selon l’artiste. De Chalencon à Saint-Mélany, de Saint-Pierreville à Thueyts, de Genestelle à Vesseaux, Alexa Brunet parcourt l’Ardèche au printemps, un territoire où elle vit depuis 2002 quand elle n’expose pas à la Fondation Miró à Barcelone, au Mexique, à Belfast, en Suisse, en Croatie, à Paris ou Marseille… Du nord au sud une cinquantaine de lieux au total. Couleurs douces, cadrages parfaits, scénario – oui, on songe parfois à un film d’où émergent des arrêts sur image : gros plan sur une terre labourée, folie enchevêtrée de pierres et d’arbres sous lumière rasante, brins de neige semée, niche architecturée surprise au milieu d’une friche, maillage d’une voussure… La présence humaine aussi affleure partout – pas seulement parce que les terrasses furent édifiées ou, aujourd’hui, restaurées à main d’homme : les pentes vivent encore. En attestent la sieste sous les oliviers de promeneurs heureux, à Payzac, la main d’un élagueur maniant le sécateur, le labour des vignobles (à l’ancienne, charrue attelée au cheval !), le berger et ses chèvres ou cet étonnant cliché d’un restaurateur de faysses littéralement encastré entre les pierres.



Le livre d'Alexa Brunet est ponctué de brefs extraits de **"L'Aimée des terrasses"**, poèmes de **Julien Delmaire** : depuis le col des Quatre Vios, les Alpes surgissent au lointain – "Le jour est là / planté sur ses ergots de coq / sur les crêtes, à fleur de roc" écrit-il. Ou, en regard du maillage serré d'une faysse, à Borne : "Nous avions le suc des pierres / Comme liqueur / L'alambic furieux de la roche". L'alambic, ici, distille le roc et l'humain, le travail et le temps qui passe, le bonheur et la sueur.

"L'Aimée des terrasses" est l'alter ego dansant du livre d'Alexa Brunet. Pas seulement parce que le second accueille des poèmes du premier et le premier des photographies du second, établissant ainsi des correspondances entre les œuvres : Julien Delmaire est un poète slameur, un romancier aussi (son premier roman, "Georgia" est paru en 2013 aux éditions Grasset). Qui l'a vu et entendu slamer ses vers au détour d'une faysse sur les pentes de Montpezat – ou à Dakar, à Liège, en Colombie, en Haïti ou à La Réunion – comprend immédiatement l'urgence du rythme qui anime ses mots, combien avec une apparente douceur, une grande simplicité, il accorde son souffle aux paysages. Un même amour violent, joyeux, dyonisiaque unit l'aimée aux faysses d'Ardèche. Le fil rouge des poèmes, l'amour d'une femme et d'un homme au mitan des rocs, d'une nature puissante, volcanique, est en même temps un hymne à celles et ceux qui se tuèrent à la tâche sur les pentes et les terrasses. Lyrique – d'un lyrisme tendu, maîtrisé, frémissant –, sensuelle, la poétique de Julien Delmaire, n'incarne pas seulement ici les terrasses d'Ardèche : elle accueille l'universel labeur humain, l'amour culbuteur, la sauvagerie de la nature, sa fragilité. Si "La fille des granites soulève / Sa jupe" c'est "pour passer le temps", sa crinoline "est vouée aux flammes". Pour "L'aimée des terrasses", Prométhée se mue en "Promettez"… "Nous





sommes des titans / Nous sommes des brindilles" : alors, "Faites une promesse / Un serment à la terre / Faites l'amour contre la pierre" et "Chamboulez l'ordre du monde". Il y a de l'Ulysse dans ce livre – plus du côté de celui de Nikos Kazantzakis que de celui d'Homère – dont le sous-titre, "Poème psychédélique" laisse augurer qu'on y voyage autrement que dans la réalité. A juste titre.

Le Parc des Monts d'Ardèche a passé commande à Alexa Brunet du reportage et de l'exposition photo, à Julien Delmaire du texte "L'Aimée des terrasses" dans le cadre de la manifestation "Le mai des terrasses" en 2012. Il a édité le livre en 2014. Projet soutenu par le programme européen Leader des Monts d'Ardèche.

2013. Planter un arbre. "SI VOUS DEVEZ PRENDRE MA VIE / LAISSEZ-MOI LES MAINS" : les mots en néon bleu s'affichent côté rue, sur les pierres grises de l'ancienne usine Murat, à Saint-Martin-de-Valamas. Une citation du poète philippin José Pérez Beduya et tout est – presque – dit. L'usine où, depuis 1868, on fabriquait des bijoux, a fermé. Les bijoux, désormais, ce sont les mains de celles et ceux qui travaillèrent ici, **"ces MAINS"**, titre de l'installation in situ de **Lani Maestro**. Canadienne, elle est née, a grandi aux Philippines et travaille dans le monde entier – Biennales de Venise, de Shangaï, d'Istamboul ou de Sydney ; Hong-Kong, Singapour, Corée du Sud, Japon, Espagne ou Cuba… Autant de lieux où elle interroge "identité culturelle, appartenance et différences". En 2013, la vagabonde est en Ardèche, elle part à la recherche des ouvriers qui créèrent colliers et bagues, parle avec eux, enregistre leurs paroles, leurs souvenirs, travaille sur la notion de perte, les peurs qu'elle engendre : le "ressouvenir" devient alors créateur. L'usine abandonnée livre ses entrailles, outils en plan, presses massives en fonte, délaissées... En écho au néon, les fenêtres de l'usine sont obturées par des opacifiants bleus. Ils racontent la clôture, peut-être aussi une lumière voyageuse. A l'intérieur, Lani Maestro investit ce qui fut l'espace de présentation des bijoux : trois grandes chevilles de chêne sombre (chevilles ? Etablis, tables de travail en langue profane !) où l'on sculptait, sciait, limait, polissait, accueillent des "objets de mémoire". Dix personnes, cinq de chaque côté de la table, ancrées dans autant d'entailles en demi-cercle dans le plateau, travaillaient là – à ces boxes semblant onduler, dessiner des vagues. Disposés sur les chevilles comme des objets cultuels ou chirurgicaux, des outils récupérés, des pinces surtout, enveloppés de chiffons et de rubans adhésifs rouges, bleus, blancs – tels que les avaient laissés apprentis et ouvriers. Ainsi les pinces pouvaient être plus facilement manipulées, on pouvait mieux les avoir



en main, ces pinces (qui sont aussi des mains : serre-moi la pince)… On pense, pourquoi pas, aux bandelettes enveloppant les momies ou, pour Lani Maestro, “à des objets chamanistiques de guérison”. La mise en scène, ainsi sacralisée, est à la fois crue et douce, sous la lumière de lampes de table métalliques. L’espace, autour, est comme annulé, d’où surgit un tabouret posé contre un mur quasi aveugle – de jour, on distingue une lueur fragile, fantomatique, émanant des rangées de fenêtres opacifiées… Le dispositif intègre une composition sonore réalisée avec le concours de musiciens, le Philippin Rico Entico et l’américain Ron Francisco. Un montage qui capte et mixe ambiances d’environnement de l’usine et fragments de récits pour aboutir à “une transformation sur une base vocale et instrumentale”. Un montage qui ouvre sur des “instants mémorisés ou imaginés”… Les néons bleus de “ces MAINS” sont devenus poème (à l’instar de la composition sonore, des outils mis en scène), ils évoquent la mutation, la métamorphose. La “guérison” évoquée par Lani Maestro passera-t-elle par la transformation prochaine de l’usine Murat en espace muséographique ?

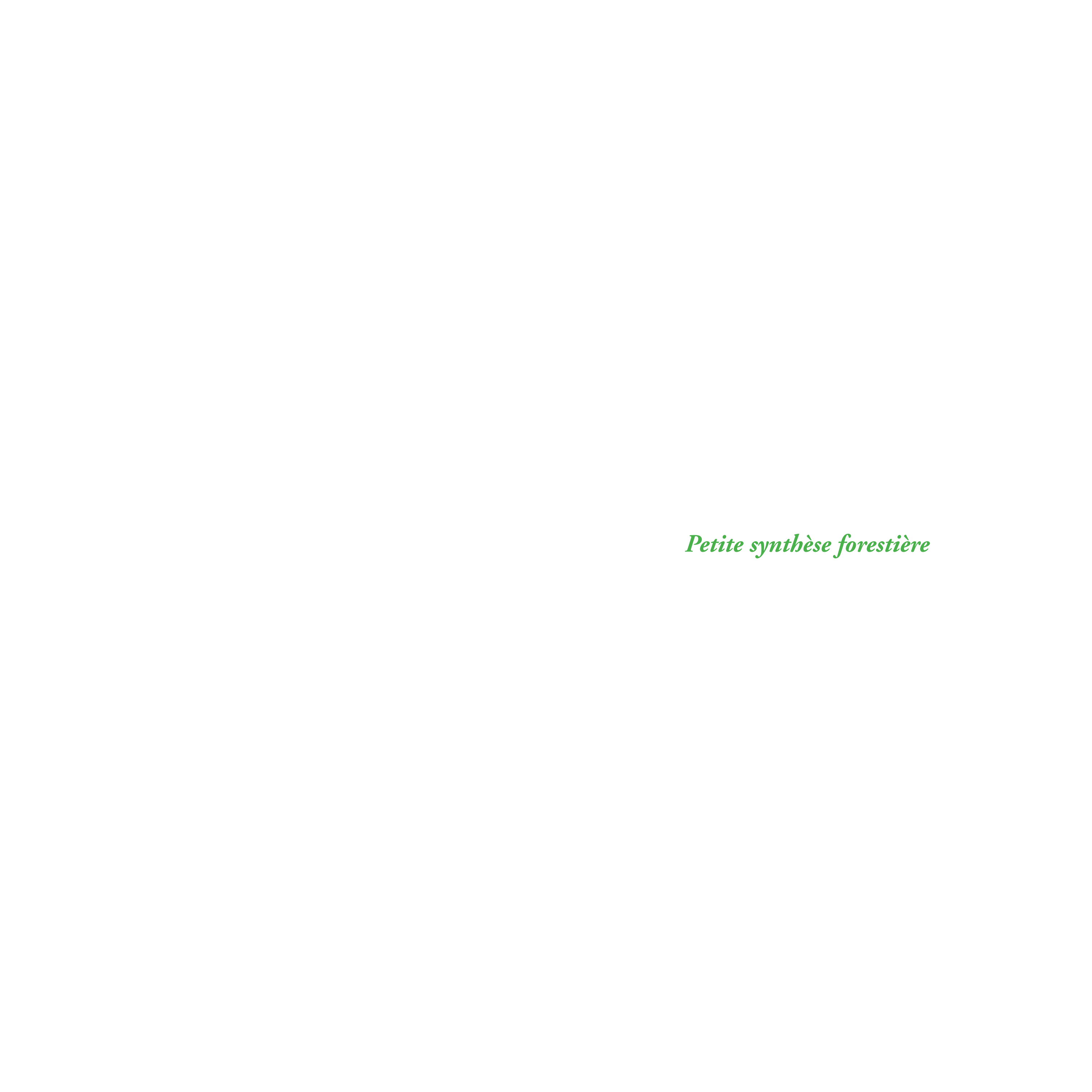
“ces MAINS” a été porté par le Parc des Monts d’Ardèche, avec le soutien de la Communauté de communes des Boutières, dans le cadre du projet de coopération interparcs sur le thème du “Paysage industriel” : PNR de Lorraine, des Monts d’Ardèche, du Pilat et du Vercors et de l’action “Nouveaux commanditaires” de la Fondation de France. Un projet soutenu par le programme européen Leader des Monts d’Ardèche.

2014. Planter un arbre. Cela s'appelle **"Vous me direz"**, une très belle et très émouvante installation sonore réalisée par la plasticienne **Elisabeth Ballet** qui vit et travaille à Paris. Depuis 1985, elle interroge "la combinaison de l'abstraction et du sujet pris dans le réel". Une thématique déclinée dans de nombreuses expositions, de la Villa Médicis à Rome au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, en passant par le Carré d'Art de Nîmes, Barcelone ou Berlin. En Ardèche, en collaboration avec **Cécile Chagnaud** pour la prise de son et le montage, elle ouvre une brèche aux souvenirs de celles et ceux qui travaillaient dans un moulinage de Saint-Sauveur-de-Montagut, laisse affluer leurs paroles : "- Moi j'ai mon ciseau. - Moi j'ai même pas de ciseaux, vous voyez…- Mon ciseau il me sert encore pour me couper les ongles, et quand je tricote…", "On mettait les deux fils comme ça, et après on coupait… Un nœud bien fait ça ne se voit pas", "Des fois j'en rêve, que je suis à l'usine. J'ai pas oublié…" Une voix de femme, douce, posée, celle d'une ancienne ouvrière. Au timbre, on lui donne 50, 60 ans… Et le roulis lancinant des moulins – des métiers – qui est aussi celui de la mémoire… Des bruits de pas, longuement, à l'aune de l'immensité de la salle des machines. Une voix d'homme : "Le réfectoire, il n'a pas changé, il est toujours le même… à part qu'il est vide". Plus loin il dira que de là, quand l'usine avait fermé, on entendait le bruit des machines que l'on démontait. "On pensait pas que ça s'arrêterait comme ça…". Voix de femmes : "On était heureuses mais les paies étaient petites…", "La tension du fil, ils appelaient ça comme ça, la tension…". Voix d'homme : "Moi j'étais mécano… Il fallait tout faire, tout, tout, tout, tout…". Moulinières, dévideurs, tourneur… Les souvenirs affluent via les baffles – deux à l'intérieur d'un ancien arrêt de gare d'Issantouans, deux juchés sur la toiture. Un abri de 9 m² métamorphosé en "chambre d'écoute", et pourquoi pas, "de méditation", d'un bleu intense, presque un bleu Klein. Qui s'appuie à la rambarde découvre le Moulinon, la masse impressionnante de l'ancienne usine de Saint-Sauveur-de-Montagut. La distance entre l'usine et la chambre d'écoute crée "une œuvre immatérielle", explique Elisabeth Ballet, où le regard entre en osmose avec l'écoute des voix de celles et ceux qui travaillèrent dans le moulinage, finement mixées avec les sons de la rivière – l'Eyrieux –, de la turbine, des machines. On peut ainsi voir et entendre, assis sur deux

bancs installés de part et d'autre de l'entrée de l'abri ou, à l'intérieur, sur ceux accolés contre les parois rouge de Sienne – comme le plafond. Le sol est de béton ciré. Pour la créatrice de ce cocon à la netteté chaleureuse, "l'idée est de faire surgir dans l'imaginaire de ceux qui sont à l'écoute, l'image des salles du Moulinon pleines de la vie de celles et ceux qui ont participé à son développement. L'œuvre consiste à rendre justice au travail qui s'est accompli dans ces murs, à l'expliquer, ou le rendre visible dans notre présent. On avait oublié cette activité jusqu'au nom des gens ; le travail artistique dans ce cas-là, consiste à récolter les histoires et à les transmettre."… Reviennent le bruit de l'eau, le croassement d'une corneille, les fous rires de très jeunes filles… "On nous avait bien dressées". Sifflement des machines, signal d'alerte d'un arrêt. "Il faut avoir des bons yeux pour travailler… Dès qu'il y a une cassure, c'est vite vu…". Ou encore : "Ça faisait comme une toile de fil… Ça faisait des vagues… On trouvait ça beau, oui"… "Tu ne penses pas. T'es prise par le boulot. Par contre il y avait une super ambiance…" 182 heures par mois. 1345 francs en 1975 pour la première paie d'une dévideuse. "C'était souvent qu'on était sur la cime des pieds", dit l'une. "J'étais toujours en équilibre sur une jambe, dit l'autre. J'étais appuyée sur ma jambe droite, ça fait qu'elle n'a pas grandi par rapport à l'autre… A 14 ans vous n'êtes pas formée. J'en ai gardé des séquelles. La jambe droite est plus courte de deux centimètres". Plus l'humidité qui tombait, nécessaire pour assouplir le fil : "en été c'était chaud, c'était dur"… Ironie d'aujourd'hui, une partie des bâtiments du Moulinon abrite le site de production d'un glacier, Terre Adélice.



"Vous me direz", a été porté par le Parc des Monts d'Ardèche, avec le soutien de la Communauté de communes d'Eyrieux aux Serres, dans le cadre du projet de coopération interparcs sur le thème du "Paysage industriel" : PNR de Lorraine, des Monts d'Ardèche, du Pilat et du Vercors et de l'action "Nouveaux commanditaires" de la Fondation de France. Huit commandes avaient été passées à des artistes. Un projet soutenu par le programme européen Leader.



Petite synthèse forestière

Il y a plusieurs sortes de forêts ; celle en marche, façon Shakespeare, guerrière et justicière, dans “Macbeth”, celle féerique façon Brocéliande, et l’amazonienne, ou encore la Forêt-Noire (qui se déguste aussi en gâteau). Notre forêt des Monts d’Ardèche est à la fois combattante, magique, touffue et gourmande – la châtaigne, toujours la châtaigne ! Les arbres plantés, si l’on persiste à filer la métaphore sylvestre, sont au nombre de quatre-vingt. Vous direz que c’est peu pour une forêt, qu’il s’agit plutôt d’un bois, d’un genre de châtaigneraie. C’est oublier la vraie nature de notre forêt : la création. L’arbre de la création ressemble à ses cousins généalogiques, de plus en plus touffus à mesure que passe le temps : ils génèrent sans trêve de nouveaux ~~hêtres~~ êtres – sauf s’ils deviennent stériles, mais ceci, quoiqu’elle louche parfois du côté de l’art, est une autre histoire… Quatre-vingts arbres : autant d’artistes invités à résider sur notre territoire entre 2001 et 2014 pour des visites brèves ou longues, avec toujours un parfum de revenez-y, pour des escales en solitaire ou en équipage. On ne gagne pas ses pénates dans ces résidences-là (même si le mot a quelque chose d’un tantinet princier), il s’agit encore moins de résidences surveillées. On résiderait plutôt dans l’intranquillité chère au poète portugais Fernando Pessoa : un état d’exil à soi-même, un fourmillement fécond de l’esprit et du corps, un jeu (un je) en prise avec le monde, la terre, les matériaux. Ici, ce drôle de jeu inclut, selon le SCF (Service Comptable Forestier) et sauf erreur de sa part, six sculpteurs, quarante-six écrivains, huit installateurs ou land artistes, deux dessinateurs/graphistes, un paysagiste, huit photographes, un metteur en scène, une chorégraphe, sept réalisateurs/vidéastes. Trente-six femmes et vingt-cinq hommes. Encore faut-il préciser que nos créateurs ont fréquemment plusieurs cordes à leurs arcs, croisant allègrement les disciplines et qu’ils ont entraîné dans leurs sillages, directement ou indirectement, d’autres artistes, des techniciens et des dizaines de bénévoles.

Certains ont des racines en Ardèche ou ailleurs en France, d'autres ont franchi les frontières. Ainsi apparaissent dans la forêt baobabs, fromagers, érables, oliviers, campêches, flamboyants ou niwakis, avec l'Afrique, l'Asie, les Amériques, l'Espagne ou l'Italie, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, et c'est l'honneur de la forêt ardéchoise de les accueillir (si le SCF ne se trompe pas une vingtaine d'artistes viennent d'outre frontières). Au reste, français ou non, ces hommes et ces femmes ignorent les fuseaux horaires et volent souvent autour du globe pour y travailler. Désormais les monts d'Ardèche s'inscrivent dans leurs périples. Voici "nos" artistes comme aimantés par la châtaigne, ses bogues et sa crème, la châtaigne explose et cela nous semble aujourd'hui naturel : c'est oublier l'état culturel des lieux il y a une vingtaine d'année et la ténacité, la patience du Parc titillant ses partenaires (Europe, Région, Département, communautés de communes, communes) pour ouvrir l'horizon, éviter le repli, dégager l'espace – y compris économique : la culture, sa diffusion, engendrent des flux financiers et des emplois autant qu'elles débroussaillent l'imaginaire. Et la forêt, combien de visiteurs (regardeurs, découvreurs, éberlués, amoureux comme il vous siéra) ? Combien et qui et comment et pourquoi ? Plusieurs milliers assurément, dixit le Service Comptable, ardéchois et touristes, et des très jeunes et des vieux, des paysans, des ouvriers, des artisans…bref un éventail socioprofessionnel largement déployé. Un brassage en écho, puisqu'il permet aux artistes de rencontrer, pour et à côté de leur travail, ceux et celles qui vivent en Ardèche, d'en explorer ses paysages… Et pourquoi ? L'infinie curiosité du genre humain bien sûr. Encore faut-il des éveilleurs de curiosité, des empêcheurs de ronfler en rond. Sans ces présences, sans cette volonté de modifier l'image d'une culture codifiée, étiquetée superflue, sans les associations à l'affût de la création et souvent initiatrices des résidences, la forêt resterait un bosquet, un buisson même pas ardent. Mieux vaut l'intranquillité : la belle, pas du tout endormie, nous attend au coin d'un arbre (un châtaignier de préférence). A moins qu'elle n'y soit perchée.

Depuis ces voyages d'artistes, le Parc des Monts d'Ardèche a entamé une deuxième charte (2014/2026). La mesure 13.3 : s'appuyer sur la création artistique pour "faire bouger le regard porté sur le territoire" est prometteuse de nouveaux voyages d'artistes.




Domingo Cisnéros


Christian Lapie



Martine Lafon



Dominique Aussage

Bob Budd

Yorga

François Lelong



Gilles Clément


Akio Suzuki
Simona Denicolai , Ivo Provoost


Gérard Depralon



Bernard Plossu


Serge Boÿer, Françoise Versé



Laetitia Bianchi, Aurore Valade



Giuseppe Penone





Lani Maestro



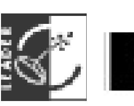
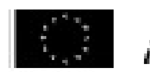
Elisabeth Ballet, Cécile Chagnaud

Les artistes

Crédits photos

Domingo Cisnéros, Christian Lapie, Akio Suzuki, Gilles Clément, Simona Denicolai/Ivo Provoost	*Sur le sentier des Lauzes*
Dominique Aussage, Bob Budd, Martine Lafon, Yorga, François Lelong	*Sentier Art et Nature*
Françoise Versé, Serge Boÿer	*Nicolas Klee*
Laetitia Bianchi, Aurore Valade	*Aurore Valade*
Le pays des petites routes	*Bernard Plossu*
Le GOLEM	*Matthieu Dupont*
Les Cheminées d'usines	*Antoine Picard*
Légendes	*Anouck Durand-Gasselin*
Nous avons fait un beau voyage	*Jeanne Delafosse, Camille Plagnet*
Giuseppe Penone	*Juliette Ailhaud*
Das Kino	*Spike*
Alexa Brunet, Julien Delmaire	*Alexa Brunet*
Ces MAINS	*Phoebé Meyer*
Vous me direz	*Phoebé Meyer*

Remerciements à Lorraine Chénot, Elisa Jaffrennou et Marie-Françoise Perret.



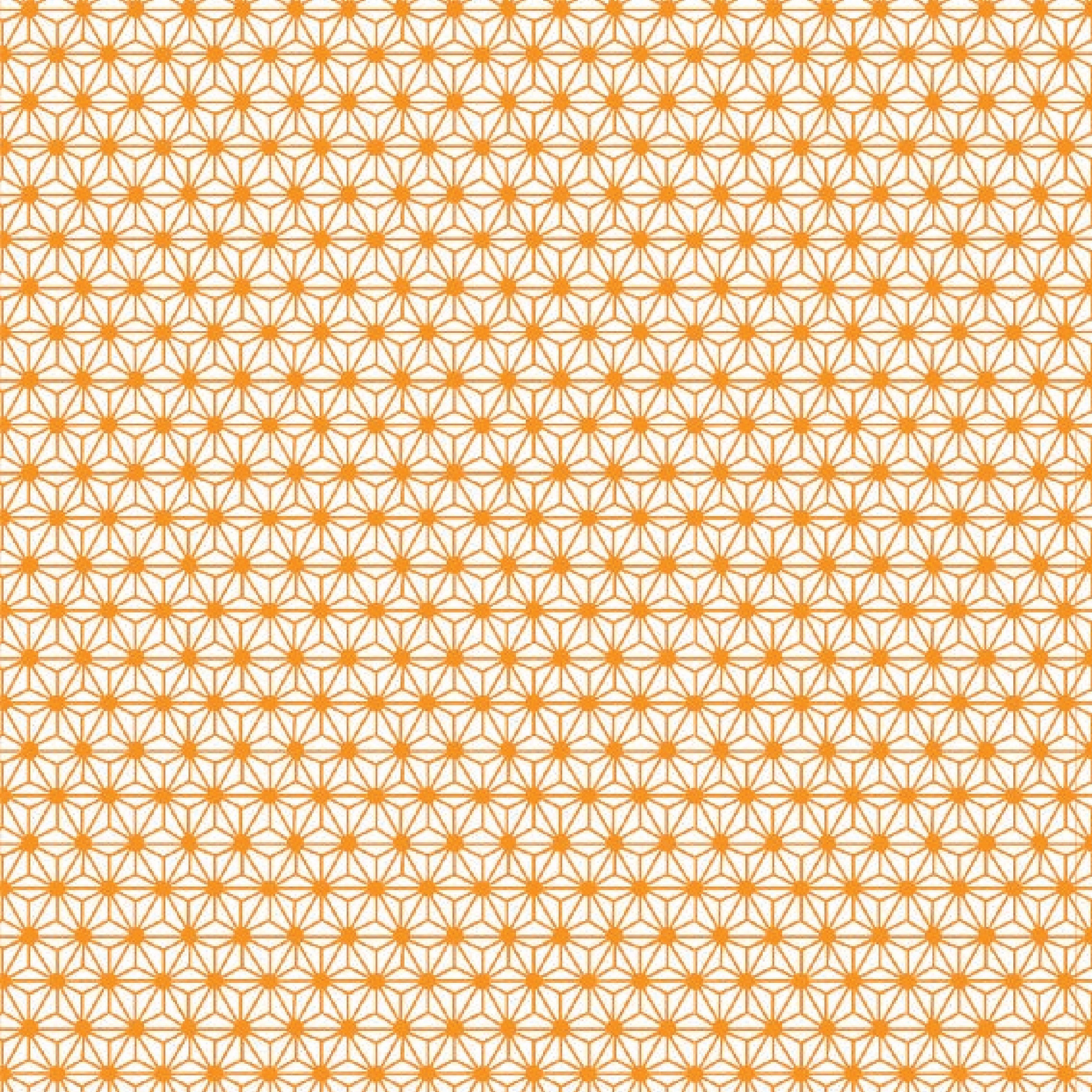


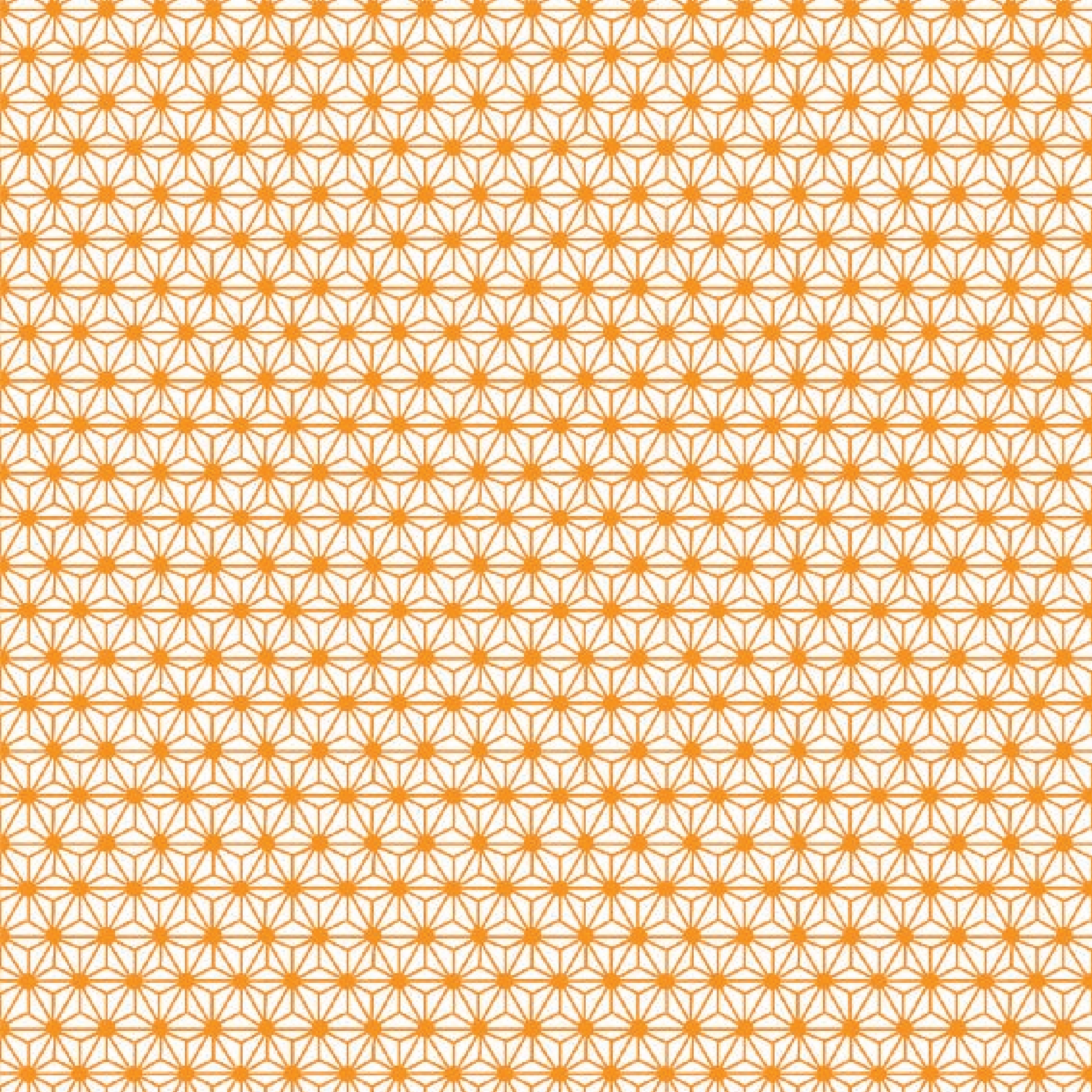
Ce livre
a été composé en Garamond
et imprimé
le 26 février 2015
jour de la Saint-Nestor
par l'imprimerie Kallima
en Ardèche,
d'après une maquette de Martine Diersé.

L' édition originale
est constituée d'un tirage
à 300 exemplaires.

Association Colette Bonzo (Loi 1901)
Editions du Pin
Château du Pin
07380 Fabras

ISBN : 978-2-916997-21-6





De multiples voyages artistiques se sont succédés dans les Monts d'Ardèche comme une quête sans cesse renouvelée dans le sillage des hommes de la Combe d'Arc. Terre de passage, de partage, d'échanges, de départs et d'arrivées, les artistes ont trouvé là une source d'inspiration inépuisable dans le quotidien des habitants, les patrimoines ou les paysages.
Conscients de la nécessité pour un territoire de faire vivre la création, les acteurs du Parc naturel régional des Monts d'Ardèche ont accompagné, guidé, soutenu les voyages d'artistes relatés dans ce livre.
Et pour ce récit, comme une évidence, ils ont fait appel à l'écrivain homme de théâtre Christian Bontzolakis qui aime dépeindre des univers artistiques de toutes sortes. Ils lui ont demandé d'ouvrir portes et fenêtres de son château du Pin à Fabras, au cœur du Parc des Monts d'Ardèche, afin que se colportent ces récits de voyage affirmant ainsi la marque d'un territoire de création.

Lorraine Chenot
Présidente du Parc des Monts d'Ardèche



ISBN : 978-2-916997-21-6